



mœbius 161

la matière n'est,  
de tout temps,  
mise à bouger seule

La matière bouge par elle-même, incontrôlable. Demeure! Exagération! Étrangeté! Autonomes, les corps se servent de leur propre matière afin de danser, au risque même de déborder. Mais de quelle matière s'agit-il lorsqu'on parle d'elle? Polymorphe, la matière s'incarne puis se défile. Le sourire est matière, le sommeil est matière, la pâte à modeler est matière. La roche est matière et la roche bouge. Les étoiles se meuvent, la poussière se promène. La matière nous précède et nous survivra. Les regards papillonnent, ne tiennent pas forcément en place, les mots non plus: parfois, ils sortent de page pour aller prendre un café.



la matière s'est, de tout temps,  
mise à bouger seule

Mœbius

N° 161

Printemps 2019

la matière s'est, de tout temps, mise à bouger seule

Numéro dirigé par Baron Marc-André Lévesque et Chloé Savoie-Bernard

Le thème est une phrase tirée de : Nicole Brossard, *L'amèr ou Le chapitre effrité*, Montréal, Typo, 2013 [1977].

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada

2<sup>e</sup> trimestre 2019

ISSN : 0225-1582

ISBN : 978-2-924781-18-0

ISBN PDF : 978-2-924781-19-7

Les propos tenus dans ces textes n'engagent que leurs auteurs.

Mœbius

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec) H2H 1N1

revuemoebius.com

revuemoebius@gmail.com

### **Imprimé**

Abonnements : revuemoebius@gmail.com

Diffusion pour le Canada :

Gallimard ltée

3700, boul. Saint-Laurent

Montréal (Québec) H2X 2V4

514 499-0072

Distribution : Socadis

Diffusion pour la France et la Belgique :

DNM (Distribution du Nouveau-Monde)

30, rue Gay Lussac, 75005 Paris (France)

librairieduquebec.fr

33 1 43 54 50 24

### **Numérique**

Abonnements : sodep.qc.ca et erudit.org

Distribution : sodep.qc.ca et vitrine.entrepotnumerique.com

Archives : erudit.org

## liminaire

- 7 **Vivante, la matière grouille**  
Baron Marc-André Lévesque  
et Chloé Savoie-Bernard

## les yeux fertiles

- 13 **S'émouvoir, se mouvoir,  
survivre**  
Caroline Guindon

## fiction

- 25 **La possessivité  
du Scorpion**  
Mélodie Bujold-Henri
- 33 **Johanne**  
Mégane Desrosiers
- 39 **Entre deux eaux**  
Brigitte Vaillancourt
- 43 **L'amour au micro-ondes**  
Nancy Rivest
- 55 **LITS**  
Mélanie Landreville
- 73 **Madjnouna**  
Sanna

## poésie

- 11 **Claim sorcier**  
Valérie Lefebvre-Faucher
- 35 **Les arbres d'ornement**  
Marie-Hélène Constant
- 47 **En bavures  
et en grimaces**  
Mimi Haddam
- 65 **Épilogue**  
Patricia Houle

## ce que je redoute le plus, je crois, c'est la mort de l'imagination<sup>1</sup>

- 81 **Vos parents nuisent à votre santé**  
Lucile de Pesloüan

## penser la création

- 87 **Ni très loin, ni trop près: de ruses et de manigances**  
Laurance Ouellet Tremblay

## lettre à un écrivain vivant

- 95 **Lettre à la Riendeau**  
Daria Colonna

---

1. Source : Sylvia PLATH, *Carnets intimes*, Paris, La Table ronde, 1997.



# vivante, la matière grouille

Tactile, tu me touches. Tu me vois. Je suis faite de cette matière. Tiens-moi bien, compte mes atomes, vois ma peau, sens mon sang pulser, mes veines qui s'entrelacent. Tu me respirez. Je respire. J'arrête un instant et pourtant, la matière continue. Dans la suspension de mon souffle, la matière me précède, me devance. Elle bouge, tangué, se dévoile et se retire. La voilà, ma matière, la mienne, qui danse même si je la surveille, qui se pousse, saute et tressaille, se cambre et s'assoit dans les mots qui eux aussi sont faits de chair, de mouvements. Qu'est-ce donc, dans la matière, qui coïncide avec nous, puis recule, se détend et hop, fait trois petits tours et puis s'en va... Nous ne le savons pas ; nous posons la question, dans ce numéro, des étranges transmutations qui s'organisent et se meuvent, alchimies parfois discrètes, parfois ostentatoires qui font que nos mains touchent, qu'elles se saisissent mais sont aussi saisies, parfois, par qui décide de les lâcher. La matière, indécise et vivante, est toujours la même, fabriquée des mêmes blocs qui s'échangent les rôles pour constituer tour à tour les pluies, les plantes, les êtres et le territoire. La matière danse et s'agite, autonome indomptée.

Dans l'incantation magique de Valérie Lefebvre-Faucher, l'idée de territoire-matière comme ressource est déraillée par la sorcellerie dans un détournement de claim minier. Chez Caroline Guindon, la matière est visible dans toute sa tangibilité, matière qui se montre dans les fibres

et les pigments qui composent les tableaux de Charlotte Salomon, et celle, friable, des stèles du cimetière juif de Prague. Dans ce texte sensible, elle montre que l'histoire et l'Histoire s'emmêlent à l'infini. De Salomon, on passe à un autre peintre, Schiele, qui fait irruption chez Mélodie Bujold-Henri, où c'est la matière d'une relation amoureuse qui est mise en question dans une langue fluide où les longues phrases s'enroulent sur elles-mêmes. Dans «Johanne», de Mégane Desrosiers, la matière, presque surréaliste, vibre, explose, n'est pas tenable dans un appartement sombre. Les microdétails tangent aussi, des fruits aux saisons, chez Marie-Hélène Constant. L'eau comme matière se fait brèche temporelle, objet du souvenir chez Brigitte Vaillancourt où la nage, activité sensible entre le corps et la matière environnante, ouvre grand les fenêtres de la mémoire. La langue fait grouiller la matière dans toutes les directions en un désordre foisonnant chez Nancy Rivest. Avec une écriture foudroyante de justesse, presque arithmétique, c'est le corps dans toute sa complexité et son impossible rétention du vivant que nous donne à voir Mimi Haddam. Le corps comme matière sensible dans le deuil bouleverse dans le texte de Mélanie Landreville, alors que chez Patricia Houle, il est matière dansante, blessée, matière en expansion et matière trébuchante. Le corps est aussi mis à l'épreuve chez Sanna, qui interroge le réel dans «Madjnouna» où, pour la protagoniste, djinn et exorcisme ne suffisent pas à épuiser le mauvais œil.

Laurance Ouellet Tremblay, dans la rubrique «Penser la création», nous convie à un dialogue, montrant la posture qu'elle entretient comme professeure. Elle esquisse ainsi une idée des obstacles et de la relation humaine qui sont le propre de l'enseignement. Lucile de Pesloüan signe

avec « Vos parents nuisent à votre santé » le deuxième texte de sa résidence d'un an au sein de la revue. Daria Colonna, dans sa lettre à une écrivaine vivante, s'adresse à la poète Emmanuelle Riendeau. L'alliance qu'elle lit entre leurs deux pratiques s'incarne dans un regard politisé, politisant. Se déploie aussi, dans cette lettre, une alliance entre *femmes qui écrivent*. Car il faut absolument souligner qu'en choisissant les textes comme à l'habitude chez *Mœbius*, c'est-à-dire à l'aveugle (sans connaître l'identité des auteur·e·s), nous avons constitué un numéro exclusivement féminin. Baron, qui le codirige, est l'exception qui confirme la règle. Et si la matière des genres est, comme nous le savons, fluide, mouvante et construite par la socialisation, nous souhaitons tout de même célébrer le fait qu'ici, le minoritaire l'emporte. Oui, la matière même du minoritaire ne nous paraît pas crevable. Vivante et ingouvernable, elle se pose ici un instant pour se donner à lire.

Chloé Savoie-Bernard  
avec Baron Marc-André Lévesque  
Membres du comité de rédaction



# claim sorcier

Valérie Lefebvre-Faucher

[Formule à prononcer dehors, en contact direct avec la roche, dans un lieu aimé, en faisant les gestes rituels, avec une sorcière patentée.

Offrir à boire à sa sorcière, photographier le sol, l'aimer encore plus, l'inscrire<sup>1</sup>, brûler le registre, clamer la supériorité de la magie sur la colonisation.]

J'en appelle au ressac sous la mousse  
la course ignée  
qui charge le ciel comme le fer du mouvement antérieur,  
l'invisible préhistorique  
mes mains concentriques cherchent les liens  
caressent ces fantômes nôtres errants d'amour transmis  
en application de cercles défensifs  
j'enfouis la magie dans le fragile  
le fragile fusionne

Je déclare que ce lieu n'est pas séparable.

---

1. <https://gestim.mines.gouv.qc.ca>.

Création amoureuse des herbes et de la pierre quand elles  
se fouettent  
se rythment se portent  
je déclare que cet espace n'est pas exploitable  
que cette terre appartient aux arbres qui la respirent  
à ce qui s'en nourrit pour s'y effondrer de vieillesse  
muscles resserrés sur le sable, tempête d'esprits sédiment  
antennes tendues vers  
la vie chuintante  
l'astre au cœur

Je déclare que ce paysage n'est pas cédable.

Et moi je suis émeute de poussière  
rivière sous-cutanée  
la roche me tient debout, poison pour ma descendance,  
poison pour les acheteurs de rivière  
je peux parler marché, législation mais j'écoute  
avertissement  
écho de tambours dévalant les falaises, pulsations  
empathiques  
dans mes cellules conductrices foncent les armes irisées  
de la vie  
mines noires de dignité  
elles glissent jusqu'à la lune sous la terre, dans les veines-  
chaînes du monde  
non explosé:  
le pouvoir sur ses gardes, convalescent

Voyez le monde possédé.

s'émouvoir, se mouvoir,  
survivre<sup>1</sup>

Caroline Guindon

*Tout est si double qu'aucun échange ne  
parvient à clarifier l'appartenance.*

NICOLE BROSSARD

Octobre. L'ombre du soir commençait à effriter la lumière. Et je fis enfin la connaissance de ce collègue dont Hannah m'avait tant parlé (Henry, British, black, gay, un amour, tu verras), à qui elle avait déjà dit de moi l'essentiel (Lili, linguiste, prof en année sabbatique ici, lacrymale, hétéro, ma meilleure amie, tu le sais bien). Le temps d'aller amasser quelques vivres au café du musée, Hannah, sur un éclat de rire et sur un commandement (raconte-lui notre week-end à Prague, Lili), nous abandonna.

---

1. L'œuvre intégrale de Charlotte Salomon est consultable en ligne : <https://charlotte.jck.nl>.

Je pris place, dos à une fenêtre. Henry remarqua sans doute que j'avais pleuré; il ne dit pourtant que ceci – en anglais :

... Prague est si belle

(Charlotte Salomon est ta jumelle, ton double: une Juive de Berlin née un 16 avril! Qui a grandi rue Wieland! Comme toi! pensai-je en silence, regardant Hannah qui s'éloignait)

... Prague est si belle (répéta-t-il)

Et j'aimai la bonté de sa bouche heureuse, ses pommettes saillantes, la manière dont il chantonna la première syllabe de *beautiful*.

... oui, la plus belle de toutes (chantonnai-je à mon tour)

... même sous la pluie?

... nous avons mangé des frites et des moules encore meilleures que celles de Bruxelles

... des moules!? À Prague?! (s'écria-t-il)

... oui, et délicieusement apprêtées

... tout est vraiment mondialisé! Il n'y plus de folklore, l'authentique est partout! Autant dire qu'il n'est nulle part

... ça te chagrine? (demandai-je)

... non. Je suis plutôt contre les regrets. Simplement un constat

... n'empêche qu'il restera toujours des lieux, des lieux intraduisibles, tu sais, sémantiquement impossibles à transposer ailleurs. (que je dise *sémantiquement*, comme ça, sans prévenir, une main nerveuse posée sur ma lèvre inférieure, le fit sourire: un amour) Ceux-là, il faut les saisir pour vrai, les capter intensément, insensément, en contexte, oui? D'autant plus que, contrairement au goût des moules au vin blanc, l'esprit du vieux cimetière juif de

Prague, lui, est... *ineffable*. (il sourit : un amour, mon amie avait raison) Et Hannah ne connaissait pas ce cimetière, le plus ineffable de tous ces lieux qui

... oui, je sais: elle préfère la vie, Hannah, elle préfère bouger, *to move rather than to be moved*

... elle a raison, enfin, je ne sais pas si elle a raison, mais je la comprends. Sauf

... sauf que le vieux cimetière juif de Prague (nous avions parlé à l'unisson)

Je fis onduler ma main, mimant la mer, les vagues. Henry imita mon geste: parce que, au fil des siècles et des refus d'allouer à la communauté juive plus d'espace où inhumer ses morts, les corps et les stèles avaient été empilés les uns sur les autres (empilés!); et le temps avait créé un lieu à la fois fragile et mouvementé, un cimetière qui semblait posé sur des dunes, qui ondoyait au gré du vent, une musique pour nos larmes, une mélodie mouvante, émouvante, qu'on ne pouvait entendre que là, parmi les vieux morts et la luxuriance pragoise.

Je fixai longtemps les traits souriants de Henry. Je murmurai:

... on marche dans le cimetière de Prague et on se demande si on se trouve au cœur d'une tragédie ou

(*Leben? oder Theater? Vie? ou théâtre?:* Charlotte Salomon en avait fait le titre de son grand œuvre. Je venais à peine de faire la rencontre de Charlotte au travers de quelques centaines de ses gouaches exposées ici. Charlotte Salomon de Berlin-Charlottenbourg, voisine de Hannah Stein dans ces époques empilées de l'imaginaire. Charlotte dont elle aurait donc pu être la sœur, la cousine. Charlotte assassinée en 1943)

Henry devina les sanglots refoulés menaçant d'assaillir mon souffle, mes lèvres. Il dit gaiement :

... ou les deux à la fois, Lili! Un mélange de deux mondes: tragédie *et* conte de fées. La pierre morte, fanée. Mais aussi: la verdure enchanteresse qui fait la fête partout, dans tous les recoins, un grand bal

... oui, oui! Ce vieux cimetière, on dirait vraiment qu'il a un cœur qui danse, qui vit

Je sentis le mien qui battait trop vite; et ces larmes indociles, grandes eaux au bord de me faire chavirer encore. Heureusement, Hannah reparut. Bien vivante. Elle portait sur un plateau trop étroit deux cafés, trois eaux gazeuses, une montagne de biscotti ainsi qu'un plat de merguez. Henry se leva avec empressement et la libéra de son bric-à-brac gourmand.

... thank you

Elle prit place à ses côtés:

... alors!? Lili t'a dit qu'il a fallu faire la queue pendant une heure avant d'entrer au Veitsdom?! Comment dit-on déjà en anglais?

... la cathédrale Saint-Vitus. Mais nous parlions du cimetière juif

... ah, le fameux cimetière juif de Prague! Je ne l'ai toujours pas vu, tu sais

... ah bon? Je croyais que

... oui, une de nos destinations principales mais, mauvaise Juive que je suis, j'ai oublié de consulter mon calendrier des fêtes avant notre départ. C'était Souccot, le week-end dernier, la fête des Cabanes. Et pas question d'aller embêter les morts un jour de fête (s'esclaffa-t-elle)

Elle distribua les vivres et reprit :

... d'ailleurs, c'est bien cocasse d'oublier une fête du calendrier religieux, non? Car fêter, c'est se remémorer, célébrer un moment passé et donc, se souvenir – dans le cas de Souccot, se souvenir de nos mois de camping après la sortie d'Égypte. Oublier ce que tout le monde oublie, c'est sans conséquence, mais «oublier de se souvenir» (elle mima les guillemets), oublier ce que nos coreligionnaires se remémorent systématiquement, rituellement, voilà qui nous oblige à faire face à... de grandes grilles de cimetière bien cadénassées

Elle rit, puis elle but. Elle s'étouffa et rit encore :

... alors, Lili?! Tu as raconté à Henry les moules? La bonne bière? Et les défenestrations

... oui, bien sûr, les moules

Mon esprit cabriola. Depuis la mort de mon père, mes pensées étaient comme ça, capricantes. Et Charlotte. Elle me hanterait, je le savais déjà. Sa naissance le même jour que celle de Hannah, sa mort à vingt-six ans, son œuvre rescapée en France à la fin de la guerre. Et soudain, dans mes pensées déchevelées, les stèles ressuscitées de Spandau ressurgirent: la pierre morte qui revivait, qui chantonnait à tout vent ses noms oubliés.

... mais, c'est d'un autre cimetière dont je voudrais

... ah, Lili, toi et ton amour des vieilles histoires qui font pleurer; des ruines et des cathédrales; de ce qui dure, ce qui refuse de se dissoudre

... l'autre jour, le matin de mon accident de vélo (repris-je, et Hannah toucha amoureusement la cicatrice sur mon front)

... j'étais allée «en pèlerinage» au cimetière juif de la HeerstraÙe avec la mère de Hannah qui voulait me parler

un peu de son père. À cause du mien, mort au printemps dernier : la mort des uns réveille celles des autres. La magie du cancer

Henry et Hannah mangeaient tout en m'écoutant. Et leurs visages attentifs firent renaître mes manières de prof qui, le temps d'un cours, jouait sur l'estrade dépouillée comme sur une scène de théâtre. Depuis mon arrivée à Berlin, j'avais réussi à me désintéresser de ces cours que donnait un remplaçant, de tout ce qui continuait là-bas sans moi. Heureuse de me vautrer dans ma liberté de chercheuse sans autre domicile fixe que cette Bibliothèque d'État où personne ne me connaissait, j'avais presque oublié combien j'aimais enseigner, raconter des histoires. J'inspirai profondément et me lançai :

... à Spandau, qui, avant de devenir un quartier de notre Berlin d'aujourd'hui, fut pendant longtemps une ville à part entière, vivaient depuis le haut Moyen Âge quelques familles juives. Dès le IX<sup>e</sup> siècle, ou même avant, elles s'étaient installées là, à la confluence de la Havel et de la Spree. Frau Stein m'a dit qu'à la fondation de la ville, on y avait nommé une petite rue – que les nazis débaptisèrent en 1938 – la Jüdenstraße. Au fond de cette rue, on avait sans doute érigé une synagogue. *Sans doute*. Ou seulement *peut-être*. Car elle n'y est plus depuis longtemps ; ni la synagogue, ni même les restes d'une synagogue

...

... en écoutant Frau Stein, j'ai voulu imaginer le quotidien de ces familles, mais je n'ai pas réussi : je ne sais pas si les Juifs de ce temps ont pu avoir à Spandau des vies « normales », heureuses. On les tolérait un jour ; on les massacrait le lendemain. Un Grand Électeur, moyennant

des frais élevés, les laissait faire un peu de commerce pendant une décennie ou deux ; son successeur les brûlait vif

... ahh ! (soupira Henry)

... et les Juifs de Spandau devaient payer une taxe pour avoir le droit d'accomplir mille petits gestes qui ne coûtaient rien aux autres : le droit d'acheter du vin, de tuer un animal, de vendre de la viande, de circoncrire un fils. Bien sûr, ils devaient aussi payer pour la permission de sortir et d'aller enterrer un corps dans ce cimetière hors du mur de pierres, celui qui, en ce temps-là, ceignait la ville. Ce cimetière, Judenkiewer, que mentionnent quelques documents anciens, n'était qu'un minuscule lopin de terre – et qui ne leur appartenait évidemment pas. Les Juifs devaient donc non seulement payer un tribut pour y avoir accès, mais aussi pour le droit d'y enterrer les dépouilles de leurs défunts. Un loyer pour les morts, en quelque sorte

Je bus deux gorgées de mon café déjà tiédi :

... durant cette période de l'histoire européenne qu'on nomme la Renaissance, tous les Juifs habitant dans la marche de Brandebourg furent expulsés. Le 6 juillet 1510 – j'ai bien retenu la date –, on martyrisa et brûla trente-neuf Juifs devant l'église Sainte-Marie de Berlin, tous faussement accusés d'avoir profané des hosties. Il n'en fallut pas plus pour qu'on décide de bannir de la marche tous les Juifs. Tous ! Et le Conseil de la Ville de Spandau se réjouit de pouvoir se saisir de leurs maisons, de leur synagogue, de leur cimetière. Il faudra attendre la fin de la guerre de Trente Ans pour qu'on laisse à nouveau quelques Juifs s'y installer

... ahh ! (soupira Henry derechef, cette fois en tapotant la main de Hannah)

... mais restons encore à Spandau, car l'histoire des Juifs s'y est poursuivie – sans eux. En remplacement d'une petite forteresse médiévale qui ne faisait plus l'affaire, on décida d'en construire une toute nouvelle dans le style italien à la mode: la fameuse citadelle de Spandau. Pour solidifier les murs, les bâtisseurs utilisèrent des pierres tombales du vieux cimetière juif dans les fondations du nouvel édifice. Ainsi intégrées à la nouvelle structure, les petites stèles déjà désuètes furent rendues parfaitement invisibles; enchâssées à l'intérieur de la base des murs, absolument oubliées, enterrées, neutralisées, elles

... c'est vrai (murmura Hannah)

... elles dormirent là, sous les fondations de la grande citadelle, dormirent pendant des siècles, jusque dans les années 60

... du vingtième siècle?! (s'écria Henry)

... oui. Jusqu'au jour où de simples travailleurs qui y faisaient quelques rénovations retrouvent là ces stèles des XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Plusieurs douzaines d'entre elles ont été rescapées

... wow! (murmura Henry)

... oui, un miracle: la mémoire morte réifiée en matière vivante

... *réifiée* (répéta-t-il en serrant mon poignet)

... on peut les voir aujourd'hui au musée de la citadelle, mais aussi sur l'herbe, à l'entrée du cimetière de la Heerstraße. C'est là que, grâce à Frau Stein, j'ai pu faire leur connaissance. Elles sont plutôt menues. Arrondies et irrégulières, comme celles du vieux cimetière de Prague. Certaines sont roses, rouges: des coquelicots un peu flétris. Il serait facile de passer à côté d'elles sans les voir

Leur souvenir m'émut :

... après la leçon d'archéologie de Frau Stein, j'ai voulu m'arrêter auprès des vieilles stèles, les sentir vivre un peu. Le cimetière était désert, personne ne faisait attention à nous, alors je me suis permis de m'asseoir sur l'herbe et de laisser longtemps cheminer mon doigt dans les sillons délicats formant ces lettres hébraïques qu'elles portent : de droite à gauche, de haut en bas. Et j'ai pu enfin imaginer un peu de vie et de joie : celles du graveur de Spandau au moment où la pointe de son burin s'enfonçait dans la pierre, ce plaisir du geste qui, l'espace d'un instant fait du roc une matière souple : mouvante, émouvante

Une larme minuscule coula sur ma joue, une larme de joie. Hannah la fit disparaître. Henry avala la dernière merguez. J'attendis qu'il eût reposé sa fourchette pour poursuivre :

... au retour, dans la voiture, j'ai cependant dû faire face à cette idée troublante : un acte de profanation avait fini par protéger ce qu'on n'aurait jamais su si les petites stèles, après l'expulsion des Juifs, avaient été laissées à elles-mêmes, offertes aux éléments plutôt qu'emmurées dans les fondations. Sans ce sacrilège, elles auraient probablement connu la même destinée muette que leurs cousines de Prague, ces pierres du sous-sol du cimetière juif, les plus vieilles, les plus enfouies, ces disparues permanentes que jamais nous ne pourrions voir ou caresser puisqu'elles supportent toutes les autres. Donc, ce plaisir que j'avais eu à sentir vibrer sous mon doigt des lettres qu'un autre avait jadis placées là pour moi, pour nous, je le devais à cette violence envers la mémoire

Nous nous tûmes ensemble, et je nous sentis frissonner d'une même émotion :

... j'ai emprunté quelques livres d'histoire à la Stadtbücherei de mon quartier. Je voulais d'autres faits, des certitudes. J'y ai lu ceci : une des pierres de Spandau a appris aux historiens qu'en 1244, un Juif nommé Jona, fils de Dan, après y avoir vécu, était mort dans la marche de Brandebourg. Aucun autre document, épigraphique ou manuscrit, n'a jamais fourni de preuves aussi anciennes et aussi précises de la présence ici d'un homme juif et, avant lui, de son père : Jona et Dan

Je m'arrêtai net, car j'entendais ce nom, *Jona*, comme pour la première fois. Et j'en comprenais enfin le sens : Jona, emmuré dans l'oubli ; Jona, revivifié au moment des rénovations de la citadelle ; Jona, l'alter ego du Jonas recraché par la baleine.

Hannah soupira bruyamment :

... ahh, chère Lili'chen ! Je sens que tu vas à présent nous poser une de tes énigmes de sphinx : valait-il la peine de profaner un cimetière si, des centaines d'années plus tard, cet acte de destruction s'avérait aussi en avoir été un de préservation

... non, non ! (protestai-je)

Hannah, sourcils en l'air, attendait de toute évidence la suite.

Mais il n'y avait pas de suite.

Il n'y avait qu'aujourd'hui.

Et Charlotte Salomon.

Charlotte qui peint, qui peint, qui peint. Parce que toutes les femmes de sa famille se sont suicidées (sa tante, Charlotte Grunwald, quelques années avant sa naissance ; sa mère, Franziska, en 1926 ; sa grand-mère Marianne Grunwald, en mars 1940). Parce que son compagnon

d'exil, ce grand-père sans âme, agresseur probable de ses propres filles, de Charlotte, lui a enjoint de commettre aussi ce crime contre elle-même, le crime que sa tante et que sa mère, filles du vieux, avaient jadis commis à Berlin. Charlotte n'avait que neuf ans à l'époque du suicide de sa mère. On lui avait dit – ce qu'elle a cru jusque-là – que sa mère était morte de la grippe. Or, voici que cet homme immonde, après le suicide de sa femme, livre à Charlotte des vérités qui la giflent, la fulgurent. (La fulgurent ! Oui !) Un feu libérateur embrase alors tous ses sens, un feu qui foudroie sa mémoire et, ainsi, neutralise le poison qu'on lui a fait boire toute sa vie. Un feu si puissant qu'il flamboyait encore ce matin, soixante-cinq ans plus tard, dans les toiles orangées de petites gouaches carrées signées CS que j'ai vues au musée.

Charlotte comprend tout !

Sa mère avait choisi un suicide par défenestration, exactement la forme de *Freitod* – « mort libre » – que sa grand-mère, la mère de cette femme, a accompli à son tour devant Charlotte en se jetant par la fenêtre de leur appartement de Villefranche.

Charlotte comprend tout !

Et ce savoir douloureux devient baromètre et boussole ; il oriente le reste de sa courte vie. Sa vie de femme *fulgurée*, sa vie d'artiste.

Charlotte comprend tout !

Et elle fait un serment : « je ne m'enlèverai pas la vie ; je ferai plutôt *etwas ganz verrückt Besonderes*, une chose folle-remarquable ! » Charlotte refuse de disparaître. Charlotte hurle : « Non ! »

Voilà la suite, Hannah !

Et sans ces agressions, sans ces suicides ; et sans la mort qui la guettait là, dans l'exil ; et sans le cancer nazi qui gagnait le sud de la France, sans les dénonciations, sans l'immensité fangeuse de la haine nazie, la merde nazie, la merde et l'imminence de la fin, de l'effacement de son être, Charlotte Salomon n'aurait pas peint, en une année et quelques mois, des centaines d'images, des milliers de mots, ces gouaches luxuriantes qui disent son histoire, qui chantent sa vie lumineuse, sa vie de femme fulgurée, bientôt assassinée à Auschwitz-Birkenau !

... et, tout comme les sacrilèges et l'oubli engendrèrent la survie, la fulguration engendra le désir, l'art. Et alors la merde, la merde, oui, la merde, engendra l'immortalité

Dis-je vraiment tout cela tout haut ?

Oui.

Car je pleurais à chaudes larmes ; je sanglotais, ma gorge brûlait.

... alors la merde engendra l'immortalité (répéta Hannah)

Et, sur le dos de ma main qu'il embrassait, la bouche de Henry chantonna :

... beautiful, Lili ! So beautiful, so unbearably sad, and so

... moving (opinèrent-ils ensemble).

## la possessivité du scorpion

Mélodie Bujold-Henri

Mon amant n'a plus de temps à me consacrer. Il dit : ce soir, je vais prendre ça relax. C'est drôle parce qu'il n'y a justement rien de plus relaxant que le sexe, d'où, d'ailleurs, mon problème de masturbation compulsive. Quand j'an-goisse trop, je me donne – en cadeau – jusqu'à dix orgasmes d'affilée, parce qu'outre une consommation excessive de clonazépam, il n'y a rien de mieux pour lâcher prise. Je songe sérieusement à créer un Doodle pour faciliter mes rencontres avec lui, avec mon amant. Doodle demande : pour quelle occasion ? To fuck, que j'écris. Mon amant n'aura qu'à y inscrire ses disponibilités et – comme d'habitude – je serai flexible. Je cocherai deux ou trois cases d'indisponibilités pour confondre ma solitude et, après vote – comme on prend parti pour le moins pire et non pas pour le meilleur –, le moment de la baise sera décidé de manière démocratique. La semaine dernière, nous avons, mon amant et moi, pris tous deux quelque chose : je lui ai pris la main et lui, il a pris peur. J'ai vu l'effroi passer dans ses yeux, une peur juvénile, le spectre d'une croyance selon laquelle une femme qui agit – qui ose agir – est déterminée et, donc, menaçante. Après la prise de main fatidique, mon

amant a commencé à disparaître et à vouloir prendre ça relax (j'ignore ce qu'est ça, mais semblerait que ça > moi). Pourtant, à peine quarante-huit heures plus tôt, il amorçait la tombée de nos pantalons sans pour autant disparaître, il me racontait la dispersion des cendres de son jeune frère sans pour autant disparaître, il me faisait écouter ses raps inédits sans pour autant disparaître, il disait « je regarde ton visage parce que je le trouve beau » sans pour autant disparaître, il improvisait des poèmes au resto-déjeuner sans pour autant disparaître, mais suffit parfois d'une main pour tout gâcher. Il y a longtemps que j'aurais dû appliquer le fameux « mange ta main, garde l'autre pour demain ». En l'espace de deux jours, je me serais débarrassée du problème en bouffant mes deux mains et en ne courant plus jamais le risque d'en poser une sur celle d'autrui. Trop tard. Le mal est fait. C'est précisément le 28 octobre, quelques jours avant l'Halloween, que mon amant a disparu. Fantôme d'automne qui me suivra tout l'hiver et dont les restes seront étouffés par l'odeur de la merde au printemps. Un classique. Mais ce qu'il y a d'impressionnant avec sa disparition – avec la disparition de mon amant –, c'est qu'elle lui demande des efforts. N'est pas invisible qui veut. En ce qui me concerne, c'est facile : je ne t'écris plus, tu m'oublies. Je ne sors jamais de chez moi et mes accomplissements – à supposer que j'accomplisse quelque chose – ne sont pas d'intérêt public. J'apprends un nouvel accord à la guitare, j'arrose mes plantes jaunies par la soif, j'exécute toutes mes tâches au salon funéraire, je prononce correctement les mots *Worcestershire* et *squirrel*, je traverse une crise de panique dans l'autobus sans prendre d'anxiolytiques, je change – enfin – la litière de mon chat qui déborde, je recommence à prendre soin de moi et à me faire des masques pour le visage au blanc

d'œuf et au miel, tout ça, anonymement, sans tambour ni trompette. Pour mon amant, c'est différent. Sa présence dans le monde est infiniment plus marquée. Suivi par 9203 personnes sur Instagram, mannequin et comédien dans quatre séries télé, son existence n'a rien de subtil. Pour se faire oublier – se faire petit et inapparent –, il lui faut le vouloir. Il lui faut vouloir exister – surexister même – pour tout le monde, sauf pour une personne en particulier; en l'occurrence, moi. Son visage est parfait, parfaitement générique, tellement générique qu'il doit espérer que, le croyant mort ou disparu pour toujours, je ne sache pas le différencier des autres à la télévision. Ses traits symétriques le font ressembler à tous les dessins illustrant le corps humain mâle dans les manuels de sexualité des années 1990. Cet homme vu mille fois dans les livres de la section biologie de la bibliothèque municipale; caucasien, yeux bruns, cheveux châtain, sexe assez gros, même au repos, torse athlétique, bras écartés et paumes ouvertes. J'étais la petite fille qui semait sa mère dans les rayons et qui cherchait – pour les sensations fortes – à voir ces images-là à tout prix. Maintenant, je suis la femme à qui ces images ne font rien que rappeler l'odeur du latex mouillé et l'attente des prochaines fois. Pour retrouver un semblant de sensations fortes, c'est désormais les corps peints par Egon Schiele que je regarde. Leurs silhouettes déformées, livides, me donnent l'impression d'assister à une autopsie où la chair n'aurait pas à être coupée pour qu'on en voie l'intérieur. Des entrailles observables à corps fermé. Les hommes d'Egon Schiele sont mes sex-symbols. Adolescente, je disais «j'aime les grands slacks». C'était une façon simple de décrire mon genre de garçon. Je sais désormais que c'est plus compliqué qu'une affaire d'indice de masse corporelle, que c'est une affaire de préférence

pour les corps laissant entrevoir l'agitation nerveuse, la circulation sanguine, la gestuelle spasmodique, bref, une affaire de préférence pour les corps laissant entrevoir tout ce qui aboutit à l'agonie. Dans ses autoportraits, Schiele se peint tantôt avec des mains démesurément grandes – des doigts crochus, noueux –, tantôt sans mains, les coups de pinceau s'arrêtant aux poignets, ou aux coudes. Invisible limbs. Pas des membres amputés, juste des membres qu'il ne voyait pas l'intérêt de faire exister. Si j'avais à faire mon autoportrait, je me dessinerais sans mains, par précaution pour mon amant, pour ne plus jamais l'effrayer, et aussi parce que les mains que je dessine ressemblent à du gingembre.

« je peins la lumière  
qui vient de tous  
les corps »

Faute d'avoir trouvé un amant aux traits fantomatiques – un amant-Schiele –, j'en ai choisi un pour sa capacité à disparaître, à être un ghost à sa façon.

\* \*  
\* \*

Le 10 novembre, j'ai eu vingt-six ans, l'âge que Jeanne, ma meilleure amie, aura pour toujours. Elle est morte à vingt-six ans et, même si elle était plus vieille que moi, je l'ai rattrapée. Mon amant ne m'a pas dit bonne fête. J'ai une liste – une liste dans la tête – de personnes dont j'attends impatiemment les vœux d'anniversaire. La liste varie d'une année à l'autre et dépend du déroulement affectif et social des mois ayant précédé novembre. Si quelqu'un qui figure

sur la liste manque à son devoir, mon monde s'écroule et je passe les cinq jours suivants – je donne cinq jours de grâce aux vœux tardifs – à me demander ce que j'ai fait pour mériter un tel manque de considération. C'est peut-être la force de l'âge qui parle, les vingt-six ans qu'aura toujours Jeanne, mais même si mon amant était sur ma liste annuelle, je n'ai pas été troublée par son silence. J'ai été rassurée, comme soulagée d'avoir bien compris les règles du jeu. Mon amant est minutieux dans sa façon de faire le mort, et les morts ne ressuscitent pas pour dire bonne fête, la preuve en est que Jeanne n'est pas revenue pour m'offrir – comme elle l'a toujours fait – un livre ou des petites culottes. Je suis fière de mon amant, de sa rigueur dans l'absence, de cette facilité qu'il a à tenir ses promesses. Il se dit : « je ne lui parlerai plus » et s'y tient, même si les promesses qu'on se fait à soi-même sont les plus difficiles à remplir. Il se dit : « je ne lui parlerai plus » et s'y tient, même si certains soirs il a envie de sexe et sait que ce serait facile. Jamais – à propos de qui que ce soit – je ne me suis dit : « je ne lui parlerai plus » et m'y suis tenue. Je m'auto-sabote quand vient le temps de choisir à qui faire une place dans ma vie, comme s'auto-sabotent sans le savoir ceux qui choisissent de m'en faire une dans la leur. Ma mère dit que je siphonne l'énergie des autres, y compris la sienne. Il paraît que c'est parce que je suis Scorpion, un signe qui collectionne les vices et les maux. Mon amant, lui, est Cancer, un signe dont on ne dit que du bien. Les Romains disaient de lui, de l'homme Cancer, qu'il nous apprend que toute chose et que tout être humain a un commencement et une fin, raison de plus pour qu'il ne réapparaisse jamais. Je sais que les hommes ne sont pas comme les chats, et qu'il ne suffit pas d'exercer sur eux un peu de force pour qu'ils restent dans nos bras, mais je crois que je serais en paix avec l'idée

de garder mon amant contre moi en sachant – en sachant pertinemment – qu’il partirait en courant si je desserrais l’étreinte. C’est la possessivité du Scorpion qui parle. Peu m’importe la façon dont les choses restent à moi, tant qu’elles y restent. Avec Winifred – mon chat –, c’est pareil. Je le pose sur mes cuisses, j’appuie un peu sur sa tête pour lui faire comprendre qu’il lui faudra rester, puis je serre mes mains autour de son petit corps. Pour me tromper, il prend une position détendue, les pattes repliées sous lui, comme résigné, prêt à rester pour toujours. Quand il me semble assez endormi, je relâche peu à peu la pression exercée sur lui. Ce n’est pas un test de confiance, c’est vraiment que chaque fois, j’y crois, mais j’ai beau y croire, dès que je ne le touche plus, il ouvre les yeux et saute – part en courant – comme s’il n’avait attendu que ça. Au fond, mon erreur n’est peut-être pas d’avoir pris la main de mon amant, mais de l’avoir lâchée. Quand Winifred est couché – couché de son plein gré – sur moi, j’endure la faim, j’oublie la soif, je m’interdis d’aller aux toilettes, tout pour ne pas me lever, ne pas le déranger. S’il me fallait ne plus bouger pour que mon amant reste contre moi, je me pisserais dessus sans hésiter, comme les accros au jeu qui mettent des couches pour ne pas avoir à quitter leur machine. Je n’ai pas honte. Je chéris cette aptitude à me montrer pathétique sans éprouver la moindre parcelle de gêne. *America’s got talent*, le mien c’est de raser le sol et les murs sans embarras, de me pisser sur la jambe pour porter mon amant en triomphe. Quand la vie est une partie de serpents et échelles, que toutes les échelles cassent sous notre poids et sous celui des abandons qu’on charrie, il faut apprendre à escalader les serpents. C’est tout. Les enfants au parc qui s’amusent à remonter à contresens les glissoires en courant n’en sont pas à leur première vie.

Ils savent ce qui les attend et s'exercent à s'en sauver. Je déteste les enfants, sauf ceux qui remontent les glissoires à contresens. Quand j'en vois un, je me sens pousser un cordon ombilical prêt à s'attacher à son nombril. Heureusement, ça ne m'arrive pas trop souvent. En 1918, la femme de Schiele est morte de la grippe espagnole. Elle était enceinte de six mois. Egon a suivi, quelques mois plus tard, emporté par le même virus. C'est dommage. Même s'il n'y avait pas de glissoires à l'époque et que son enfant n'aurait pas pu en remonter une à contresens, je lui aurais souhaité la vie. En peignant sa dernière toile, *La famille*, Egon Schiele a fait sans le savoir un triste mélange entre ce que sa femme, leur bébé et lui auraient pu être s'ils avaient été réunis, et ce à quoi ils ont fini par ressembler, morts, rongés par la grippe. Ils sont peints, ensemble, presque encastrés les uns dans les autres, mais il n'y a de prémonitoire, dans cette réunion de famille, que leur peau couleur cirrhose et l'obscurité qui les entoure. Je crois que c'est la toile sur laquelle Schiele s'est fait les plus grandes mains. Sa femme – elle – ne semble avoir ni mains ni pieds; vraiment pas équipée pour retenir qui que ce soit. La femme que j'aimerais être, celle qui, parce qu'elle laisse tout couler, ne fait peur à personne. Celle que l'on veut garder.

\* \* \*

Bonne nouvelle. Les récepteurs du cerveau qui reçoivent les signaux en cas de douleur physique et ceux qui les reçoivent en cas de douleur émotionnelle sont les mêmes. Selon une étude récente, les painkillers pourraient donc contribuer à étouffer la tristesse comme ils étouffent la douleur causée par une coupure. C'est rassurant de savoir qu'il se vend en libre-service de quoi tromper mon cerveau.

Je n'aime pas que Winifred me trompe quand il semble prêt à rester, mais j'aime que l'ibuprofène trompe mes affects. C'est mon genre de tricherie, de celles qui donnent la force d'être un Scorpion qui garde – qui empoigne – un Cancer de force, en attendant le bon signe. Aussi cernée que Schiele dans ses autoportraits, je suis forte.

\* \* \*

Après un mois de silence, mon amant m'a écrit pour savoir comment allaient mes projets. Sa disparition est ratée. Il aura été décevant jusqu'au bout.

allo  
pour répondre à ta question  
l'écriture va bien  
j'écris sur toi  
ne t'en fais pas  
je n'y mentionne pas ton nom  
j'ai même donné  
un nom inventé  
à mon chat  
pour que les gens croient  
que c'est de la fiction  
truly not yours  
M.

johanne

Mégane Desrosiers

Je n'entends rien, je joue aux cartes, j'aligne des femmes nues sur une table de métal. En janvier, les remous dans la toilette sont rouges et tu dances toujours. Je suis une grande jalouse. Les mouvements sont mes rêves de petite fille. Mes rêves de table à dessin. Je joue aux cartes; cinquante-deux locataires morts enterrés sous les planchers. Ce sont eux qui parlent le plus fort le soir quand tu dances en piétinant leurs cadavres et leur vaisselle sale.

\* \* \*

On te dit que ta langue est mauvaise. Tu ne réponds rien, tu restes là. Je te fais faire trois fois le tour de toi-même, je te pousse dans le dos jusqu'à ce que tu mentes très fort.

\* \* \*

Ta mère accouche d'enfants qui restent pendus aux lèvres. Dix par semaine avec un peu d'aide du gouvernement. Elle renverse son visage, ses mains sont pleines. Cogne ses bottes contre le mur, rentre après avoir parlé toute la nuit et se fait frire un œuf.

\* \*  
\* \*

Je dépose mon sac à dos dans l'embrasure de ta bouche. C'est parce que je ne t'aime plus. Ta mère se tricote une chaise berçante depuis mon retour. Autant le lui dire tout de suite, que j'emménage le mois prochain.

\* \*  
\* \*

Il neige un peu, elle frissonne et reste assise. Je te sors de votre immeuble, t'embrasse avec la langue. C'est la nouvelle année. Alors que ta mère ovule dans sa chaise berçante, un nouveau-né se pend à tes lèvres et menace de tomber comme la grippe. C'est tant mieux, tu commençais à être grosse, tu arrêtais même de danser.

\* \*  
\* \*

En m'asseyant ici, je te garde une place dans l'hiver qui passe. Je suis gentille. Je me berce sur les genoux de ta mère. J'attends moi aussi ton retour. Mon haleine sent le biscuit au beurre, les plis de mes coudes sont secs. Il faudra réparer la plomberie et repeindre les moulures; remonter les saisons à l'envers en se tenant par la main.

Et puis j'ai laissé la liste des locataires morts à la buanderie. Tu passeras.

# les arbres d'ornement

Marie-Hélène Constant

le fruit rugueux l'acidité dans les joues  
accotée contre la peur  
j'amasse le nom des plantes  
les calcaires mangés par les sèves  
je perds  
des morceaux d'os sous les dents

ma hauteur cherche à se défaire  
l'ingestion sera lente

mais vois  
l'importance des mélanges  
toute l'organisation de la matière

l'architecture du jardin

mon corps cède  
sonne le retour du vivant

rien de cruel  
le passage les saisons

tu m'as donné l'amarante des grands jours  
celle cachée au creux  
à sortir pour le cycle des pluies

je guette le bruit des gens qui tombent  
acquiesce et redescends  
traverse la route du dehors

mon terrain arrête ici  
la maison a le toit défoncé  
la neige entrée par la bouche  
sous la langue  
le silence

je ne connais pas les étapes  
les os ne craquent plus  
le feutré de la peau le violet des aiguilles retirées  
les ronds des ventres  
tout s'étouffe c'est l'intérieur

ma ceinture  
une contenance

# entre deux eaux

Brigitte Vaillancourt

À la fin de l'été, une couche de pollen jaune s'étend sur l'eau du lac. Les insectes se mouillent les ailes. Les poissons remontent à la surface. Mes cheveux longs sont comme des filets.

Même froide, l'eau exerce un pouvoir d'attraction inexorable sur moi. Je retiens longtemps l'air dans mes poumons. J'avance sans me fatiguer.

Après avoir nagé, je me laisse flotter comme un corps mort. J'observe la lumière, les branches et les feuilles mortes qui prennent racine au fond du lac.

Pensées erratiques.

Je songe à mon père. Il aime sa routine à Port-au-Prince. Levé à cinq heures, il fait des longueurs. On se ressemble.

Le souvenir d'une cuisse de poulet filandreuse ballottée dans le bassin bleu.

Les dimanches d'été, les familles affluaient à la piscine de Sea Point.

De taille olympique, la piscine jouxtait l'océan. Lorsque le vent se levait, les vagues de la mer éclaboussaient les baigneurs. Parfois, du sel sur les lèvres.

Herman m'appelait « strong legs ». À cette époque, pour compenser une faiblesse des bras, je battais furieusement des jambes. Je nageais dix longueurs de cinquante mètres, lui vingt.

Homme-grenouille, Herman avait le corps typique des nageurs. Une musculature élancée. Il avait des épaules carrées, une poitrine ferme et large qui laissait deviner la souplesse du diaphragme, une taille fine, féminine, tout comme les cuisses et les mollets.

Il aurait pu porter des talons hauts.

J'ai rencontré Herman le jour suivant mon arrivée au Cap. Le printemps austral tardait. Les gens portaient des tuques et des duvets. J'étais venue en sandales.

Au lendemain d'une nuit froide, il m'a écrit :

— Last night was cold. Were you warm enough ?

Soucieux, il m'a prêté une couverture synthétique beige.

J'habitais dans une maison jaune à l'architecture néerlandaise dont les jolies moulures donnaient de faux espoirs. La peinture s'écaillait sur les murs. Il y faisait froid et sombre. Je me douchais avec mes sandales, en guettant les escargots scotchés au plafond qui se délectaient des vapeurs tièdes. Je craignais une chute en masse et je m'imaginais couverte de viscosité.

Un mois plus tard, je lui ai rendu la couverture. Les jacarandas étaient en fleurs dans le quartier Woodstock. J'ai rangé mes vêtements dans un tiroir de sa commode.

Un appartement étroit et dépouillé. Pas même un divan. Il avait cependant une vue spectaculaire sur la ville. La nuit, la chambre s'illuminait.

Au loin, la mer.

Je songeais aux morses gras qui venaient se reposer sur les quais du Waterfront.

La peau d'Herman était brun foncé, sans être noire. Cape colored. Elle prenait bien le soleil. J'avais constamment envie de le toucher.

Il parlait afrikaans avec son père, un pasteur anglican, et cela modifiait les contours de son visage.

J'avançais dans l'océan sans peur, convaincue qu'il saurait me ramener. Le vent, omniprésent sur les plages de la péninsule, asséchait ma peau. Je m'abritais sous lui.

À pareille date, à Niamey, l'harmattan fait rosir l'air de milliers de grains de sable dispersés. Chez moi, il neige. Quelque part, il y a une ressemblance de formes.

J'ai étiré mon voyage jusqu'au mois de mai. Les étés se sont chevauchés.

Une semaine avant de quitter l'Afrique du Sud, j'ai photographié Herman, les bras en appui sur le bord de la piscine. Sourire d'endorphine après l'entraînement. Boucles noires ruisselantes.

La photo est rangée dans une boîte en carton avec le fantôme d'une vie aqueuse.

J'avais imaginé les traits métissés de nos enfants.

Dans l'interphone, une voix féminine a massacré mon nom. Je suis la passagère retardataire.

— Goodbye, my sunflower.

Course malhabile dans les couloirs de l'aéroport. Je traînais une valise lourde d'objets inutiles: paniers, batiks, ustensiles en bois. Arriverais-je à reconstituer mon décor?

Les hôtesse de l'air ont été gentilles avec moi, maternelles. L'avion a enfermé ma peine. Coquille métallique.

Retour dans des eaux chlorées, froides et saturées. Montréal me paraît obstruée, sans horizon.

Le temps a fini par fondre sans tout à fait s'évanouir.

Depuis, j'ai amélioré ma technique au crawl. Tractions des bras, battement des jambes, souffle régulier. Ma cage thoracique peut contenir une quantité d'air volumineuse.

Des rayons de soleil percent le lac, filaments mordorés, formes indistinctes. Comme un sédiment en suspension, je voudrais m'agglutiner aux grains de sable.

Plus je m'éloigne, plus l'eau s'obscurcit. Le fond disparaît.

Je laisse ma tête divaguer jusqu'au point focal. Sea point. La silhouette longiligne d'Herman Cloete me frôle à contresens.

Je poursuis ma traversée.

# l'amour au micro-ondes

Nancy Rivest

Le poids de la démesure pèse combien dans la ferraille de ton Ski-doo, sur les planches clouées, retailles teintées en vert, architecture d'une bécosse improvisée où Cybelle (elle a un nom de cheval, as-tu dit) posera son cul à moins 30 en regardant les étoiles par les fentes, pensant avoir trouvé le prince charmant. Les flocons, le futon où j'ai joui, la laine minérale entre les joints du mur en bois rond du p'tit campe absorberont le désordre ambiant, la chaleur, la sciure et la poussière, embruns anesthésiants, le mirage de l'eau (tu bois de la bière en te levant le dimanche matin), pas faim, tu fumes, bois, tousses, tes ongles tachés noères. Le poids de mon absence à travers les parois, les dédales, la moisissure, les amoncellements de coussins, de détritrus, de l'humide perte de temps, du temps perdu à remplir de sens ta vie redneck, à cracher sur la visière de ton casque de ti-cul boulamite pour que tu voies clair, criss. Clémentine a peut-être un peu de chagrin, c'est un chien, un chien c'est fidèle, un chien ça veut pas que tu partes, ça te court après, ça déterre tes morts pour japper après pour plus jamais que t'aies peur. Me prends-tu pour un coton, coudonc?! Vire le mouchoir de bord, lave-toi

avec le même fond de savon durant deux semaines, lave-toi pas les mains après avoir été pisser, lave-toi pas le cœur, la tête, des cailloux dedans, one way pour fuck all, l'histoire la même, même décor, mêmes phrases, mêmes draps, mêmes sentiments déteints au lavage, aimer pour de vrai ça coûte trop cher, garde donc tes vieilles guenilles de quand t'as déjà été vivant, peut-être. Y aura juste le personnage féminin, interchangeable, protagoniste anonyme, peau, seins, fesses, peau, seins, fesses et elle sera la pluss belle. La belle au bois dormant trônera un temps dans la vase, la vacuité, flottant à la frange de ton train-train quotidien, écran plat couvert d'un voile nicotine, les ours polaires en résine posés sur ta sècheuse cligneront de l'œil et annonceront la mort de Dieu. Les succulents que je t'ai offerts ne feront pas le poids non plus. La vaisselle, les ports, les pots de bourgots dans le vinaigre, ma vulve saumure, leucorrhées dans l'échancrure de ta solitude. Non, tu ne brameras pas ton amour comme Miron, tu pèseras sur auto-reset, le vague à l'âme virtuelle, plongé dans *La Florida for ever* avec tes vieilles vidéocassettes pas dans leur boîte, dans ton pantalon de clown du temps où t'étais cool, peut-être. Voyons, c'est quoi la toune à la guitare dont tu rejoyes juste le début parce que t'en rappeler ce serait trop long? As-tu vu passer Sisyphe avec sa roche? Il avait repeint les armoires en brun, mais il n'avait jamais fini sa job. Asteure, il joue aux Lego ou à Zelda sur la Wii U pis sa roche est en plastique, l'horizon est cerné, il ressemble à une photo floue embuée d'un paysage mal défini. Sisyphe a yinque changé de robe pis de face, la roche c'est ton scénario amoureux sur repeat, la catches-tu. J'ai bien essayé de gratter la couche de graisse, de récurer pour voir briller ton regard ton cœur spic and span, faire entrer l'air, virer de bord, revisiter mes fonds de tiroir d'enfance et son

goût trop sucré de liqueur aux fraises, de boudin déconfit dans le frigidaire de mon grand-père, la boue, ça part pas de même. L'ennui, ça s'efface pas au chasse-taches. Qu'est-ce que ça donne de l'inachevé sur de l'inachevé, du réchauffé sur du réchauffé, ça goûte-tu encore ou bien si le goût se perd, ne goûte plus rien. On va passer l'amour au micro-ondes.



# en bavures et en grimaces

Mimi Haddam

Tu te concentres sur un élément à la forme extensive, le déposes au sommet de la tête, derrière les yeux, au bas de l'abdomen, entre les ligaments du plancher pelvien, à l'articulation de la hanche, dans la paume de la main. Tandis que les gestes extérieurs se désorganisent, l'élément stabilise tes postures. Il y a de l'aplomb au mouvement en liaison avec cette franchise du corps. Tu le retournes comme un gant et les temps s'y accumulent. Les temps avancent sans ordonnance. Les temps t'y dévoilent plusieurs corps se faufilant le long d'une coulisse. Tu habites ces remuements sans contours ni autorité, composés de travées et de voûtes. L'élément insiste, t'enveloppe, t'égare. Tes corps glissières se rassemblent dans l'œil de la langue. La langue perd sa géométrie. La langue s'exhibe, en bavures et en grimaces.

L'épine dorsale s'allonge, sort brusquement de la tête. La branche se trouve dorénavant au-dehors. L'élément s'y rassemble au cœur d'une seule instance. Seul ce rapprochement se conforme au réel. Ce réel te retranche, te répète, t'enracine. La référence s'éloigne. Ce que tu crois être l'endeuillé ravive une malléabilité. Cet espace persiste, sans taille ni tenue. La durée paraît courte dans les alcôves de la présence, presque insoutenable. Cela te lasse, parfois: ce tout petit précis, ce tout petit crucial, ce tout petit décisif. Ce tout petit qui se déplace en succession de phrases au coin des paupières. Tu y aperçois un long boulevard de fuites.

Tu voudrais bondir, maîtriser ce que tu crois être un dégât. Ce qui s'apparente aux sédiments après l'inondation, obligeant à réviser l'affectation des corps. Tu ramasses tes épaves, exiges des actes minutieux, des vertèbres à accrocher quelque part. Les rayons plombent du nuage jusqu'à la ville. Et pourtant, l'élément ne s'accroche pas. Cela t'embête que ça se détache ainsi. Tu te mets en boule, t'agenouilles, lèves le bras. L'élément jette un coup d'œil aux élongations de la sensation. Les fibres se meuvent en alternance. Tes longueurs, tes largeurs, tes profondeurs se consolident, résistantes à la rupture par la dilatation des matériaux. Tu participes aux fragments temporels des bêtes et stimulus. Ces saisissements menacent à tout moment de se briser.

Tu arroses une première ligne qui se cristallise dans tes cellules. Cette apparition te rassure: l'élément de la forme extensive se précise. Tes battements ralentissent, tu sais à quoi t'en tenir à présent. Tu sais que les choses se contiennent d'abord dans un réservoir. Qu'il faut circonscrire l'espace pour rendre possible son renversement. Dans une pièce aux murs blancs, tu étires la main vers le bibelot sur l'étagère, les doigts crispés et les bras tendus, tu contractes tes forces jusqu'à l'objet. Cette première ligne s'adapte au format. Tu engages l'entièreté du corps, du bout de l'ongle jusqu'aux entrailles. D'une extrémité à l'autre, tu t'allonges, de l'objet jusqu'au condensé du creux du ventre. Tu te tiens en ces aires d'extension au milieu de toutes pièces. Et pourtant, ça ne s'accroche pas. L'accroissement de l'espace sensible s'éloigne. Cette médiation organique n'est que temporaire. Certains de tes corps se défilent encore, au verso de la disparition.

L'élément se découde tandis que tu tentes de l'agripper avec des pinces. Tu te positionnes, te désapprends. Il est difficile de tolérer le démultiplié au moment où il se dépose, de faire entrer tes dehors en cette pièce sans murs ni contours. Tes langues arrivent à plusieurs: combien d'instant existe-t-il? Les lieux changent de séjours et de résistances. La ligne s'estompe, vole. Tu t'y déplaces presque en infraction. Amnésiques, les lieux ne sont plus visibles. Tu perds une constance, circules en transitions. Ça remonte: les ruptures, les tassements, le bitume. Et pourtant, lorsque tu t'agites, l'élément demeure stable. Peut-être faut-il décrocher quelques gestes afin de s'ancrer davantage. Ce peut être très long d'un bout à l'autre de cette première ligne.

Tu fermes les yeux, concentres maintenant l'élément entre les deux sourcils. Une seconde ligne se trace des sourcils jusqu'à l'arrière du crâne. Tu restes un moment là, à ressentir l'étendue que franchit cette seconde ligne. L'intervalle te transporte en grandes portées. Comment exposer cette distance sans l'objet tenu sur la scène énonciative. Comment habiter les feutrages de l'absence, cette correspondance des airs qui roulent et se balancent. Comment installer l'élément en ce battement de pauses promises afin que la forme ne menace plus de se briser.

Tu engages une trajectoire de l'arrière du crâne jusqu'à la plante du pied. Cette troisième ligne se dessine en jalons de lenteur. Avec une souplesse tenace et fuselée, la durée s'élanche tandis que tu te presses au sol. Tu tires, contractes, relâches. La forme extensive se cadre en une parcelle de langue. Quelques-unes de tes longueurs parviennent à la solidification de l'image. Tes translations se vautrent à l'intérieur de la matérialité de l'objet. Les corps en retiennent quelques bribes, tandis que d'autres autorisent un glissement. Des morceaux d'anatomie se propulsent hors les pièces, ouvrent les plus grands nombres. Cette production de lignes n'est qu'un grain explicatif de ce qui fuit au travers du réel, une tentative d'étirements.



# LITS

Mélanie Landreville

Il m'a demandé si je voulais le suivre chez lui. Il faisait chaud et le soleil tachait Montréal. L'avenue sur laquelle on s'était installés pour prendre un verre et manger, histoire de faire connaissance, était en construction. L'aspect éventré de la rue, la poussière, les pelles à l'arrêt, les clôtures Frost qui délimitaient les endroits où la circulation pouvait encore s'aventurer, les tas de roches, de déchets, les canalisations mises à nu, tout ça disait l'état dans lequel je me trouvais. J'aurais pu lui dire *je rentre à la maison, je me sens épuisée, ravagée, éprouvée, trouée, éventrée. Tu vois le trou, là, dans la rue? Tu vois comme il est vide, comme il donne un aspect terrifiant à la circulation? Et bien, moi, ma pensée, mon corps, mes sentiments, nous avons autant de mal que la rue, la circulation, les ouvriers de la voirie qui s'ex-ténuent au travail pendant que le soleil plombe son enfer sur leur peau. Même si elle en a pris l'habitude, la peau reste vulnérable aux rayons. Elle a peut-être l'aspect du cuir robuste, traité, tanné, mais elle sent les assauts cancérigènes du soleil.*

J'aurais pu dire tout ça. Je n'ai rien dit.

Durant notre rendez-vous et jusqu'à ce qu'il me demande de l'accompagner chez lui, nous n'avons rien échangé de

touchant, d'attachant qui aurait eu pour portée un semblant d'intimité. Nous nous sommes contentés de parler d'économie, de politique, de musique, d'alimentation, de survie après la mort du capitalisme, de division des tâches dans les organisations militantes. Sans rien approfondir. Sans aborder de questions personnelles. Il ne m'a pas demandé qui j'étais. Je n'ai pas pu faire dévier la conversation en lui disant *tu pourrais commencer par me parler de toi au lieu d'attendre que je révèle l'étendue de mes ambiguïtés*. Je ne lui ai pas demandé de dévoiler l'ampleur de ses manques affectifs, de m'en dire plus sur sa relation avec son ex, la mère de ses enfants. Rien, dans nos échanges, ne suggérait de rapprochements. S'il y avait de la sensualité, elle n'était pas palpable entre nous. Ce que je ressentais, plus fort que n'importe quoi, c'était l'envie que la rencontre, malgré ce quelque chose d'inconfortable qui ressemblait plus à du volontariat qu'à la naissance du désir, fût une réponse, même temporaire, à la déroute dans laquelle j'étais plongée. Lui non plus ne me désirait pas. Nous étions comme deux animaux blessés qui auraient tout tenté pour échapper aux cris émanant de la terre.

Je n'étais pas là devant cet homme, mais engouffrée ailleurs, hantée par la disparition de Petit Frère. Celui qui avait décidé d'en finir avec une vie qui n'était en rien ce qu'elle aurait dû être. J'ai regardé la tête découronnée de l'homme. La transparence de mon regard ne racontait rien. L'homme devant moi, penché sur son plat, levait des yeux qu'il voulait joueurs. J'ai reconnu ce regard. Ce regard qui en dit long, qui veut en dire long. Et je sais que j'ai mimé. J'ai mimé avec les yeux, élaboré des pétilllements. Je lui ai envoyé des étoiles, aussi fausses et fabriquées que celles qu'il lançait vers moi. Je sentais qu'elles ne possédaient pas suffisamment d'énergie pour traverser jusqu'à lui de

l'autre côté de la table. Je constatais les dégâts, presque indifférente. Il n'y avait là rien que l'on aurait pu prendre pour du désir. Tout tombait entre nous. Même les plats apportés par le serveur. Tout était raté : exécution et présentation. Je n'avais ni allant ni penchant. Sur cette terrasse, je me sentais exposée, mise à nu, sans que personne pût s'en apercevoir.

Il m'a demandé si je voulais venir chez lui. Un réflexe, sans doute. J'aurais voulu qu'à ce moment-là, quelque chose dans ma manière d'être lui suggère que je ne pouvais pas. Je voulais pouvoir, mais je ne pouvais pas. Je voulais dire *je ne peux pas. Pas comme ça. Il manque de tout. Il manque d'abord et avant tout de moi. Je ne suis pas là.*

Je me sentais en colère parce qu'il avait été en retard. À la dernière minute, il avait décalé notre rencontre, mais moi, déjà, je n'en pouvais plus ; la journée avait été atroce, un carnage. *Je n'ai rien sous la peau, aurais-je voulu être en état de lui dire. Ou bien je n'ai rien sur la peau, et là, je ne te parle pas de vêtements. Je te parle de protection. Tu devrais savoir, tu saurais si je pouvais te dire les choses, si je pouvais parler de moi à qui que ce soit, que c'est la peau même qui manque, qui me manque.*

Sa peau n'était pas en jeu. Au fond, ce que ce type désirait sans doute et que j'étais incapable de lui offrir, pas aujourd'hui, pas comme ça, c'était que je le désire comme j'avais désiré d'autres hommes avant lui. Il voulait me désirer comme d'autres hommes m'avaient désirée. Il voulait que je me laisse aller au désir comme je m'étais abandonnée au désir avec d'autres hommes avant lui. Et j'aurais voulu cela. Moi aussi. J'aurais voulu le désirer comme j'avais désiré. Je voulais me sentir désirée comme on m'avait désirée.

Le fait est que j'étais déçue et la journée avait été trop difficile.

Depuis la mort de Petit Frère, les journées avaient été difficiles. Mon cœur lâchait plusieurs fois par jour. Et plusieurs fois par jour, il fallait le remonter, le mettre à l'heure, lui prodiguer des soins délicats. À cela se mêlait l'anxiété parce que je ne pouvais rien faire ; je ne ramènerais jamais Petit Frère. Il était mort. Le petit frère s'était suicidé. Suicidé pour toujours. Pour de bon. Dans l'horreur d'un sale esseulement. Petit Frère trop blessé. Trop troué. Criblé. Criblé par la lâcheté de tout le monde.

Toute la journée, des images de son visage m'étaient revenues en mémoire : des appels auxquels je ne pouvais rien répondre. Le résumé de son histoire, un autre appel qui ne cessait de retentir. Notre histoire, depuis sa naissance, jusqu'à mes dix-sept ans, année où j'étais partie de la maison, m'abattait. Petit Frère avait douze ans. Encore petit. Si petit. Un enfant. Il m'appelait parfois maman. Parce que j'en prenais soin. Parce que je le défendais. Parce que je l'encourageais. J'étais partie sans lui. Je l'avais laissé derrière moi. Laissé à l'abandon.

Le jour du rendez-vous avec cet homme, alors que moi, je ne pouvais plus rien pour personne, j'essayais de rester à flot, de ne pas sombrer dans la culpabilité. Mais elle tirait sur moi, impitoyable. Je perdais beaucoup de sang. Je perdais les batailles, les unes après les autres. J'aurais sans doute dû annuler la rencontre. Oui, j'aurais sans doute dû le faire. J'aurais pu dire, en apprenant qu'il ne pourrait pas être là à l'heure, j'aurais pu dire *le temps nous déborde, presse mon cœur, mon désir, la solitude dans laquelle j'ai peur de demeurer coincée. Même si j'ai peur de ne jamais m'en*

*remettre, même si je crains de ne trouver personne à aimer, j'ai perdu trop de batailles aujourd'hui, et trop de sang. J'ai besoin de ma soirée pour allumer un feu, étendre des fougères au sol et m'absorber dans le fleuve d'algues, de boue, d'étoiles et de nuit, pour calmer la morbidité qui envahit chacun de mes nerfs, de mes muscles, et rigidifie ma langue. J'aurais pu en profiter pour fermer les volets et m'allonger sur mon lit, sanctuaire de passions tristes depuis les dernières semaines.*

Je n'ai rien dit.

*J'aurais pu dire je suis malade, je porte un suicidé dans les veines. Ma conscience est le territoire d'une hantise, je suis une nation occupée, anéantie, renversée au cœur même de son paysage. Je parle ruines et grésillements. On m'a arraché des pierres, des plaines, de fameux décors, mes fresques ont été vandalisées. Mes peuplades décimées. Elles errent la nuit, le jour, comme des enfantées miséreuses.*

Je n'ai rien dit.

Les lumières dans la rue commençaient à prendre la relève du soleil. Il m'a demandé si je voulais qu'on aille chez lui. Je ne sais plus comment j'ai dit oui. On a payé chacun sa facture. J'ai pensé que j'aurais préféré marcher dans le parc pas loin. J'aurais préféré que mon ventre ne soit pas de marbre. J'aurais préféré être capable de dire *je penche pour une promenade au parc, aller faire le tour de l'étang, déambuler. Je préfère qu'il n'y ait pas de but. Que du mystère, et la cohérence de nos pas pour remplacer l'incohérence de tout ce qui arrive, est arrivé, arrivera encore, assurément.*

Il ne m'a pas demandé qui j'étais. La question devait lui paraître sans intérêt. Sans équivoque, je peux dire que je n'aurais pas su y répondre. Je n'aurais pas

pu offrir de réponse totalisante. Qui, de toute façon, attend une somme exhaustive de ce qui ne peut être qu'une accumulation de fragments ?

Il ne m'a pas demandé qui j'étais. J'aurais pu lui répondre si j'en avais été capable *pulvérisée par la nouvelle du décès de mon frère et par le retour de ma famille dans le présent, je suis un débris perdu au milieu de ses débris.*

Mais il n'a rien demandé et je n'ai rien dit.

En direction de chez lui, nous pédalions. Lui devant, moi, exténuée, derrière. Je le suivais à travers le dédale qu'était devenue la rue. De loin, je le regardais et je me disais *peut-être que, une fois sa peau touchée, nos corps enlacés, ça ira ; le désir viendra. Peut-être pas le désir pour lui, particulièrement, mais le désir, la connaissance des corps, le plaisir de tenir quelqu'un, que quelque me tienne.* Pour le moment, il ne fallait qu'avancer.

En barrant mon vélo, j'ai remarqué qu'il avait l'air enthousiaste. Je me sentais dubitative. Comme rigidifiée par l'attente. L'expectative. Je sentais que je ne m'appartenais pas. Mes moyens, ma personnalité, mon humanité, tout ça, tout ça n'existait plus. À ce point, j'étais déjà ignorée. Ignorée depuis toujours comme une personne de peu d'importance, comme une personne qu'on n'aime pas, dont on ne veut pas, dont il faut à tout prix se distancier. J'avais acquis, sans la rechercher, sans la demander, cette distance majestueuse.

Majestueuse. Quand je dis ce mot, je pense au fjord. Maintenant, j'y pense. Sur la terrasse, je n'y pensais pas. J'y pense maintenant, parce que je suis vivante. J'ai retrouvé certains repères. Je peux me tenir dans l'événement comme je me suis tenue debout, dans le fjord, une

fois, alors que la marée était basse et que je m'étais aventurée loin de la berge. J'étais seule au milieu des montagnes serties dans la brume. Seule au milieu du vent, des exhalaisons d'algues, d'humidité, exaltée. La beauté me dévorait, m'engloutissait. Prenant plaisir à imaginer le fleuve revenir trop vite et m'emporter dans cette beauté, j'étais béate. Pas enlevée par les eaux pour conclure ni pour mettre un point final à ma fiction, à mon existence, à toute cette complication qui me suivait depuis ma naissance. Seulement engloutie vers autre chose, une autre mémoire, une mémoire inconnue, un imaginaire dérouté, dévoyé et, par là, renouvelé. En ce moment, en ce cheminement de l'écriture, de la découverte du récit à travers les mots de ma langue, je suis debout, pieds nus sur le lit d'une rivière tumultueuse. Pas le temps, pas l'espace d'interroger l'humour. De faire des remontrances aux éparpillements, au besoin de stase qui précèdent un moment important. Quelque chose qui touche, qui me touche, qui abolit la trop grande distance, me rattrape. Le majestueux me remplit, remplit l'écart, la marge, l'interstice, l'intervalle, l'alinéa. Il s'élabore aux tissus de la plante de mes pieds pour jargonner sa relation au monde jusque dans mes doigts. Il est un pari risqué. Il est le risque d'être au centre des flots, de voir tout ce qu'ils révèlent ou emportent. D'être là pour voir, pour expérimenter, comme toujours, mais cette fois, avec la bouche ouverte comme une méduse, prête à tout électrifier. Oui, c'est ça. Maintenant, je suis prête à allumer le sens; à désarticuler la construction des attentes.

Il avait l'air satisfait, enthousiaste. Peut-être nerveux. Impossible de savoir. Entre mon ventre de marbre et la ruelle sombre, je n'aurais pas pu dire ce qu'il y avait en lui; trop débordée par le mort, le suicidé, Petit Frère. J'aurais

*voulu dire bouger me blesse. Je suis emmurée. Le cadavre de mon frère m'outrepasse. Je suis une tonne de ciment. Je ne suis personne. Je suis morte ! Ne le vois-tu pas ?*

Je n'ai rien dit.

Nous sommes entrés dans son appartement, par la cuisine. Malgré son orientation sud-ouest, aucune plante ne rehaussait le décor. Une odeur de blé sucré humecté de lait caillé flottait dans l'air. Des bols de céréales abandonnés par les enfants, le matin même ou la veille, traînaient. Ça m'a laissé une impression de désespérance infinie, sans frontière étanche, menaçant à tout instant de faire irruption. J'ai pensé que nous écouterions peut-être de la musique. Nous discuterions encore un peu. Peut-être que tout ça me ramènerait à la vie. À ce stade, la seule chose qui devait l'intéresser, c'était la baise. J'aurais dû aussi en être là. Par le passé, quand j'étais moi, que je connaissais mes réactions, mes manières d'être et de bouger, ma manière de sourire, de regarder dans les yeux, quand le mort ne me traversait pas encore, le sexe, j'aurais pu.

En nous déplaçant de la cuisine au salon, je me suis retrouvée avec un verre d'eau dans une main. Au salon, nous étions mal à l'aise. J'étais à la surface des choses, de moi. Sur les murs, des dessins d'enfants affichés, des photos de famille dans des cadres. J'ai parlé de cela. Surface. Rester en surface. Surnager au-dessus du réel, dans la proximité corporelle, à la pression de devoir donner quelque chose. Donner quelque chose que je n'avais pas, que j'aurais souhaité ressentir, que j'aurais aimé donner. Désirer reprendre, avant qu'il ne soit trop tard, le peu de territoire que j'avais cédé, que j'allais céder. Reprendre ce qui m'avait déjà été enlevé, confisqué par la déraison de l'existence quand elle s'était mise à s'effondrer quelque

part en marge de moi, quand la marge s'était distendue si largement que le seul constat à faire avait été que jamais il n'y avait eu de centre. Que le centre se révélait mirage, spectre ou hologramme.

L'homme s'approcha, souriant, posa ses lèvres sur ma bouche. Le mort prenait toute la place. Répondre au baiser par un baiser. Déclencher le mimétisme. Gémissement appréciateur de l'homme. Gémissement appréciateur de la femme. C'est le code. J'ai des connaissances. Je sais me comporter suivant le flan de l'homme. Une mécanique bien apprise. Mais je ne suis pas moi. Je ne suis pas là. Je ne suis pas à moi. Je ne suis pas d'ici. Je ne suis pas synchrone avec moi-même. Pas un corps. Une masse. Pas de nerfs. Je ne sais pas comment arriver. Comment parler. Me mettre en branle. Arrêter la mascarade. Il faudra danser. Aller au bout. Il n'arrêtera pas. Même quand le corps aura cessé de gémir, de bouger. Il continuera d'aller et de venir. Même étonné de me voir si inerte. Il ira jusqu'au bout. Déçu. Mal à l'aise. Résolu, pourtant, à tirer ce qu'il s'est attendu à recevoir. Résolu à prendre ce que ma présence dans ses draps l'a convaincu être sien peu importe les circonstances, peu importe l'état du corps, de la présence, de la relation.

Couché auprès de moi, il reprend son souffle. Je suis incapable de penser. J'étouffe. J'ai honte. Il feint. Il doit feindre la satisfaction. Ça ne fait aucun sens s'il ne feint pas. Il soupire. Nous ne nous touchons pas. Soudain, la nausée. Le reflux des larmes bondissant du cœur à la gorge, jusqu'aux yeux. La violence de l'assaut. L'impossible barrière à franchir. J'aurais voulu dire *venir chez toi était une erreur. Nous nous sommes servis l'un de l'autre pour la douleur, parce qu'il n'y avait pas d'autre issue. J'aurais voulu ajouter mais que*

*faisais-tu en moi quand je ne bougeais pas, quand tu baisais  
un cadavre ?*

Je n'ai rien dit.

# épilogue

Patricia Houle

d'abord il y a la subtilisation.  
c'est là que je voudrais une maison faite de cadres  
de portes pour s'y balancer appuyer la chair faire  
quelques chin-ups

il faudrait ensuite entamer  
l'inventaire des vols  
tant qu'à avoir créé un espace en marge une vacance  
à déjeuner à la crèmerie

j'ai eu une hanche  
croche en héritage  
dis-moi quelle rame utiliser  
pour avancer quelle rame

il faudrait  
nous réparer me greffer  
aux assurances des autres

pour danser sur les sets de salon

stumble and fall pas de bourrée I was bred  
unsure and scared

être une preuve un défi  
une anicroche de statistiques ministérielles

ma tête se désaxe  
constamment  
vers le cimetière

y a toujours les gens qui savent juste  
*hey*  
dans les paroles de la toune

je suis la fille à la glycémie basse  
qui mange une banane au show  
j'ai envie de vous kicker :

les tdah sont des enfants méchants,  
ils ont des envies non-stop  
*nothing I can't handle you answer right away*

tu manqueras de calcium avec moi

les femmes blessées sont intrigantes. elles sont là  
avec leurs fentes leurs tissus cicatriciels rouverts  
grattés et à ce moment bien précis elles semblent  
tout savoir tout en ayant cet air de

*je vais tomber*

une trébuche ou deux je suis abonnée aux fleurs du  
tapis mon père n'est pas un self-made-man et ma  
mère est en rémission constante

*vision n° 3*

le parc derrière la piscine municipale  
brille en stroboscope je ne comprends  
pas le kickball et mon père se balance

we are cheap labor

nous partirons.

dans mon panorama il y a les mains de ma mère  
crispées sur le volant de la tercel bleu poudre dans  
une tempête les courbes mortelles et en quelques  
mots j'ai toujours l'impression de commencer

un roman

je m'étire trop le plâtre  
ne tiendra jamais  
sur ma bâtisse



madjnouna

Sanna

Je ne sais pas si je peux te faire confiance. Entre cousines, il y a des sujets tabous, on me dit toujours de préserver mon image, surtout devant toi. Ça me fait du bien d'être à Nice, je suis contente d'être venue. J'ai vraiment besoin de fumer mes clopes, ta mère n'arrête pas de me surveiller, sortons. T'entends les vagues? La brise de la mer nous accueille cette nuit. Tu penses que je suis malade, mais ce n'est pas ça. Je suis allée voir des spécialistes, on m'a parlé de la maladie mentale. C'est des foutaises, tout ça. Je ne suis pas malade, on m'a s'hour et il n'y a qu'Allah qui peut annuler cet ensorcellement. Tu me prends pour une tarée, tu veux que j'aille me faire soigner. Mais moi, je ne crois pas en ces gens qui n'ont rien de spécial, sauf des diplômes. J'ai essayé, et ça n'a rien donné. Toi, tu n'y crois pas à mes histoires de sorcellerie, de djinn et de mauvais œil. Je vais te dire quelque chose: c'est l'imam qui m'a guérie quand j'ai voulu me jeter du cinquième étage. C'est grâce à lui que je n'entends plus de voix, que je suis enfin seule dans ma tête. On ne t'a rien dit? Tu fais semblant de ne rien savoir, ou bien on ne t'a véritablement rien dit? J'ai voulu mourir. Je me suis trop éloignée du droit chemin, j'étais avec Enzo, il me frappait, moi je ne me laissais pas

faire, deux enragés ensemble. Il me prenait quand il voulait, je n'avais pas de plaisir. Serrer les dents, les poings, ne pas le regarder dans les yeux, endurer les coups de hanches, me nettoyer, me rhabiller. Je l'aimais, Enzo, mais je n'avais pas toujours envie de lui. J'étais totalement et entièrement sienne. Je lui appartenais. C'était ça, l'amour, pour lui. Il l'a même dit à mon père : « Ta fille, je l'ai baisée, maintenant elle est à moi. » Les lois de la rue. Tu dois nous prendre pour des fous, ce n'est pas comme ça chez vous ? Chez nous, puisqu'il est celui qui m'a déflorée, c'est à lui que j'appartiens. Oui, on n'est pas au bled, je sais. Ici c'est pire, on est plus Algériens que l'Algérien d'Algérie. Enfin, on a nos codes, c'est difficile à comprendre, mais fais un effort. Ouvre-toi l'esprit parce que si tu ne le fais pas, je parle dans le vide. Tu sais quand Enzo m'a laissée, j'ai commencé à dérailler. Qu'Allah me pardonne. Tout ce qu'on m'a interdit de faire, j'ai pris du plaisir à le transgresser. Et pas juste avec mes parents, j'agissais contre tous ces voisins qui disaient à mon père : « Ouais ta fille n'a pas honte, on l'a vue avec son copain, ouais ta fille on l'a vue dans une chicha. » Je me suis révoltée contre tous ces gens. J'ai commencé à consommer de l'alcool pour la simple raison que je n'en avais pas le droit. J'ai commencé à en boire devant chez moi parce que je voulais choquer. Tenez, vous me prenez pour une beurette, maintenant je vous donne une bonne raison de me coller vos étiquettes. J'ai commencé à sortir toute la nuit sans respecter mon couvre-feu. On allait jusqu'en Suisse dans des casinos, dans des boîtes de nuit. Ailleurs, j'étais moi-même, plus la fille de Karim. Starfoullah, je m'en veux de dire des choses pareilles, hamdoulilah maintenant je me suis repentie. Je fumais tout le temps du shit, j'en ai même fait passer en Suisse aussi avec mes potes. Mon père, il le sait maintenant, il

l'accepte, et j'en fume encore, il sait que j'en ai besoin. Il me dit seulement: «Benti, sois discrète, ne le fais pas devant tout le monde.» Il a raison, une voilée qui fume du shit, tu peux être n'importe où dans le monde, ça choque. J'étais hantée par la voix d'Enzo que j'entendais partout, tout le temps. J'halluciniais ou je rêvais, je ne faisais plus de distinction. Un brouillard. J'entendais des voix. Un désordre grésillant, des hurlements dans ma tête. Tu dois penser que j'halluciniais, mais aujourd'hui quand j'y repense, je suis convaincue qu'il s'agissait du djinn qui essayait seulement de manifester sa présence. Une crise. Je ne peux m'éloigner de ce que j'entends, de ce que je vois, des murs tachés de sang. Je me tape la tête contre le mur, ça m'aide parfois, mais pas toujours. La première fois que j'ai fait une crise devant les autres, ils m'ont plaquée à terre. Le corps d'Enzo par-dessus le mien. Je me déchaîne alors qu'il essaie de me contrôler. Quand je me suis enfin calmée, mes amis et lui m'ont avoué que cela faisait plusieurs semaines qu'ils ne me reconnaissaient plus. À leur avis, c'était l'effet de la drogue, il devait y avoir des antécédents de schizophrénie dans ma famille. J'avais bien compris que les gens me prenaient pour une folle et je me disais pourtant que je ne l'étais pas. Qui détenait la vérité? Une crise. Je pousse des hurlements stridents, je me bouche les oreilles avec les mains. Je ne veux ni les entendre ni les voir. Je cours vers la salle de bain. Un regard dirigé vers le miroir. Je cogne sur la vitre, si fort qu'elle se brise. Court moment de calme. Un déchaînement. Après cette crise-là, ils m'ont surveillée pendant une semaine à tour de rôle dans la maison d'Enzo. Je n'avais pas le droit de sortir, de fumer, de boire, il s'agissait d'une cure de désintoxication improvisée. Lorsqu'ils m'ont laissée partir, j'ai passé une semaine dans ma chambre à me camer et à boire. Ça

faisait des mois que je n'avais pas vu mon père. Il nous a quittées, maman et moi. Il avait trop honte de moi. Papa. Baba. Papa. Je le murmurais sans cesse. Papa. Baba. Papa. Je devais m'excuser. Dans ma voiture, complètement saoule, direction son nouvel appartement. Désolation. Consternation. En bas du bâtiment, en espérant qu'il m'ouvre la porte. Morte de peur. Et s'il ne voulait plus de moi? Abasourdi, il m'a ouvert la porte, ses bras. Je voulais tout lui dire, rien ne sortait. Une incantation profonde: BISMI ALLAHI AR-HAMANI AR-RAHIMI, AL-HAMDU LIALLAHI RABBI AL-AMINE, AR-RAHMAN AR-RAHIM, MALIKI YAWMIDIN... Il y avait si longtemps que je n'avais pas entendu les paroles de Dieu, elles m'ont apaisée. Je me retrouvais dans les bras de mon père, réfugiée dans la foi. Tout ira bien, benti, Allah te pardonnera. Quelques jours plus tard, il a ramené un imam à la maison pour me faire une ruqya. Il m'a donné deux bouteilles d'eau Zam-Zam. Je devais en boire une avant la séance d'exorcisme et caler la deuxième par la suite. Il m'a dit de porter une attention particulière à mes rêves. Durant la séance, mon intérieur me bat, totalement troublé. Trépidations, convulsions. Je me contorsionne dans tous les sens, ne sens plus mes articulations. Mes membres se relâchent quelques minutes, tremblent, et je me contorsionne de nouveau. Des bégaiements, des cris, des pleurs. Je m'effondre par terre, à demi inconsciente. Supplications. Arrêtez de me torturer. Ce n'est pas ma voix, ce n'est pas moi qui parle. J'enrage, me déchire, me griffe, hurle. ALLAH LE MISÉRICORDIEUX! ET MAHOMET SON PROPHÈTE! CLÉMENCE! ENCORE CLÉMENCE! Dites-lui de se taire, je suffoque. Mes yeux font le tour de mes orbites, je ne vois plus rien. Cette cacophonie m'étouffe.

Quelqu'un me piétine, quelqu'un heurte ma plaie et ma douleur, m'enfoncé et me brûle les yeux. Je vois du rouge, du vert, du jaune. Un dernier cri de douleur, je perds connaissance. On me prend sur le lit, on m'attache les poignets. On s'enfoncé en moi, par-derrière. On me viole. Ce n'est pas lui, c'est le djinn en moi. À l'intérieur de mon âme, je savais, depuis qu'on m'avait s'hour, que j'appartenais au diable. Le Sheitane m'a distanciee du droit chemin. J'ai parlé de ce viol à ma tante plus tard, elle m'a dit que ce n'était pas l'imam. Elle m'a dit que c'était dans ma tête, que c'était symbolique, que c'était le djinn qui m'avait pénétrée, qu'il avait voulu prendre possession de mon corps. Après l'exorcisme, j'ai été malade. Dans mon vomi, il y avait un fil noir. L'imam m'a dit qu'on me l'avait fait manger, que c'était de cette manière qu'on m'avait ensorcelée. Il était maléfique. On m'a fait manger quelque chose, et ce génie a commencé à me hanter, à prendre possession de moi. Je n'ai jamais su pourquoi. On m'a dit que c'était de la jalousie. Quelqu'un autour de moi a voulu me faire du mal. Ma salive de dégoût, un peu salée, remplissait ma gorge. L'imam m'a conseillé une seconde fois de porter une attention particulière à mes rêves. Après son départ, je me suis allongée sur le lit et j'ai eu le vague souvenir d'avoir monté une pente sur le chemin du retour à la maison. Je portais un caftan jaune que mon amie KENZA m'avait offert, mes cheveux détachés, bouclés, tout le monde me disait dans la rue que j'étais magnifique. Sur ma droite, j'ai vu la plus jeune fille de la famille Ben Bella. Tout le monde les connaît dans notre cité. Il y a environ dix ans, un article de journal disait que les femmes de cette famille avaient été surprises à déterrer des ossements dans un cimetière. Profaner des morts pour faire du s'hour. La sœur Ben Bella a tiré le caftan au niveau de ma jambe, j'ai

senti quelque chose entrer en moi. Je cligne des yeux, le souvenir s'estompe comme un mirage. J'ai couru faire mes ablutions, j'ai sorti mon tapis de prière, je l'ai placé vers la Mecque, je devais absolument prier. Pendant la prière, j'ai senti quelque chose couler entre mes jambes, probablement mes menstruations, m'étais-je dit. Puis, avant de prendre ma douche, en regardant dans ma culotte, j'ai trouvé des petites billes translucides, certaines plus jaunâtres et d'autres plus brunâtres. Ça puait. Je te connais, tu vas me dire que c'était un dérèglement hormonal. Tu adores me sortir des raisons scientifiques, mais je te jure sur la vie de ma mère qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans tout ça. Soubhannallah, l'odeur était nauséabonde, et tu sais quoi? J'ai retrouvé le même fil noir que dans mon vomi. Non arrête, ne me dis pas que je me fais des films, wallah que c'était le même. Des moments de torpeur comme ça, j'en ai eu plusieurs. Je me souviens d'un cauchemar alors que j'étais semi-réveillée: nous sommes dans la voiture, Kenza et moi. Tout à coup, je lui annonce que je vais me repentir, porter le voile, j'en ai marre qu'on regarde mon corps, et je lui dis aussi que l'alcool, c'est terminé. Elle s'esclaffe. Arrête de déconner. Allume une clope et veut me la rentrer de force dans la bouche, me brûle les lèvres. Je la pousse hors de la voiture, en voulant la contourner j'écrase son crâne. Un autre cri strident: Je ne voulais pas, c'était un accident, papa, papa, crois-moi, c'était un accident. Je sais, benti, oublie-la, c'est terminé maintenant. Des rêves si réels mais si lointains à la fois. Toutes mes idioties, contre moi et contre ceux que j'aime. Les choses auraient pu facilement mal tourner, j'aurais voulu éviter cette douleur. Je n'aurais pas dû me laisser influencer par des gens comme Kenza. Depuis cette vision, j'ai arrêté de la fréquenter. Je sais que ça ne doit pas

être sympa pour toi de passer des vacances en ma compagnie. Chaque fois que tu me proposes de sortir, de faire la fête, j'ai l'impression d'entendre Kenza ou ces djnouns qui me parlent. Ils étaient là à me dire quoi faire et je perdais pied. Ne me regarde pas comme ça, je vais bien depuis, l'imam doit souvent revenir me réciter le Coran, mes réactions se sont atténuées, mais il faut être certain que les djnouns ne reviendront plus.



# vos parents nuisent à votre santé

Lucile de Pesloüan

— Quand je vois mes parents, je suis malade. Je n'ai pas seulement mal au ventre à cause du stress, d'un sentiment de malaise ou d'anxiété. Non, je suis malade. Mes boyaux se tordent, mes intestins se vident, ma vessie se détraque, les migraines sont violentes, je perds l'appétit.

Maxime reprend son souffle.

— Qu'est-ce que vous en dites, docteur ?

— J'en dis que, clairement, vos parents ne me semblent pas bons pour votre santé.

Maxime quitte le cabinet en s'enveloppant dans son foulard. Les parents ne sont-ils pas censés faire ce qui est bon pour leurs enfants ? Que veut dire cette médecin ? Peut-elle lui faire confiance ? On ne peut pas se passer de ses parents. Il y a forcément une solution. Maxime rentre chez elle. Elle doit s'arrêter à la librairie avant. Elle a un repas ce soir chez des amis, mais elle n'a pas envie d'y aller. Elle

veut passer sa soirée à lire et à oublier ses maux de ventre, ses maux de tête. Elle en a marre de se plaindre, elle en a marre de ne pas se sentir normale. Elle n'est peut-être tout simplement pas la fille de ses parents. Mais si. Elle a déjà examiné à la loupe tous les albums de famille. Ces gros albums où l'on collait les photos argentiques. Couleurs, noir et blanc, bords dentelés. Elle a remonté le temps, la ligne généalogique. Elle a fini par trouver. Pas de doute, elle fait partie de la famille. Elle a repéré cette tante célibataire du côté de son père. Une femme libre, délurée, aux cheveux courts, de la même couleur que les siens. On dirait qu'il y a toujours ce genre de personne dans les familles. Andrée écrivait de la poésie, elle a même publié un recueil. Elle est morte auprès de sa meilleure amie, avec qui elle habitait. Au village, il paraît qu'on les appelait les sorcières. Ce sont peut-être les autres qui sont étranges. Maxime ressemble à la seule personne de la famille qui n'a pas eu de descendance directe. Elle s'en réjouit, se rassure, comme parfois elle se réjouit de voir sa chevelure étincelante, blonde et blanche sur les photos de famille, au milieu des têtes aux cheveux noir de jais qui remplissent le reste de l'image. Le yin et le yang. À elle seule, elle est le yang de cette famille.

Maxime récupère sa commande à la librairie, touche les livres, respire les pages, fait craquer le plancher avec ses talons, feuillette les revues. Elle ira chez ses amis ce soir. Tant pis, elle n'a pas le courage de décommander.

À table, Maxime a bien du mal à suivre les conversations. Elle ne comprend pas le but des discussions. Elle s'ennuie. Elle pourrait pourtant parler de son livre qui l'attend sur la table de chevet, de son chat sur le canapé, de Jade qui lui a laissé un message tout à l'heure, des vers de poésie qui se dessinent dans sa tête, de cette conversation qu'elle

a eue avec Aude sur Louise Bourgeois, de l'exposition de Sophie Calle qu'elle a vue dernièrement, des sièges dans les stations de métro, toujours suffisamment espacés pour qu'on ne puisse pas s'y allonger, pour que les personnes de la rue ne puissent pas s'y allonger, du patrimoine disparu à Alep, Mossoul ou Palmyre, des agressions toujours plus quotidiennes contre les femmes, de ses recherches sur les autistes Asperger femmes; de ses recherches sur tout et n'importe quoi. Mais Maxime s'empêche de parler, comme les institutrices l'empêchaient de participer à l'école. On lui avait dit d'arrêter de lever la main. Elle devait laisser les autres s'exprimer. Elle a gardé cette habitude...

On apporte le dessert, les enfants accourent près de la table. Maxime regarde ses amis embrasser leurs petits qui se tortillent sous les chatouilles. Elle, elle ne se souvient pas de câlins pour rien, elle ne se souvient pas de gestes complices, elle ne se souvient pas de fous rires partagés. Elle se souvient qu'elle se tenait très bien, qu'elle se tenait très droite. Qu'est-ce qu'elle est polie. Qu'est-ce qu'elle est gentille. « Ah ça, on l'a bien élevée », se réjouissait son père. Dans sa tête apparaissait alors un lévrier qui courait vite, bien brossé. Ses parents étaient contents, c'était important. Elle essaie de se souvenir des bons moments de son enfance, elle essaie de les faire remonter à la surface. Elle se voit adossée à son grand lit en bois, lisant comme si sa vie en dépendait. Ça, c'est un bon souvenir. Le quart d'heure de lecture qu'elle arrachait chaque matin après le chocolat chaud... La fois où ses parents ont accepté de parler à la bibliothécaire du village pour qu'elle passe au rayon adulte... Mais pas de câlins, pas de douceur, pas de connivence. Maxime a mal au ventre. Marya grimpe sur ses genoux, c'est la petite de son amie Dounia, elle lui

passer ses petits bras autour du cou. Maxime enfouit son nez dans les boucles brunes et respire le parfum d'une enfance qu'elle n'a jamais connue.

— Je vais partir, Dounia, je me lève tôt demain matin. J'ai trois heures de train pour aller chez mes parents.

— Ah bon ? Tu es sûre que ça va te faire du bien ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette, ma chérie.

— Je n'ai pas vraiment le choix.

Maxime est dans le train. Encore une heure de trajet. Elle repense à Dounia, puis à la phrase de la doctoresse. C'est comme une prophétie. Elle se met alors à songer à toutes ces choses, ces petites choses. Les anniversaires où elle ne pouvait pas aller parce qu'ils refusaient de l'y conduire. Trop loin. Les mensonges qu'elle inventait pour couvrir leur méchanceté auprès de ses amies. Les jouets donnés ou revendus sans son accord ou même sans la prévenir. Rien ne lui appartenait. Le sapin de Noël qu'elle pouvait seulement regarder, dans lequel elle n'a jamais accroché aucune décoration. Les remarques sur son corps qui changeait à l'adolescence, sur son visage ingrat, ses cuisses voluptueuses, ses fesses débordantes qu'elle ne savait plus où mettre. Les moqueries sur ses peines de cœur, les journaux intimes volés, les conversations téléphoniques espionnées, les punitions qui en découlaient, la déception qu'elle ne soit pas brune, les faux compliments, les reproches que Maxime a toujours encaissés sans rien dire. Elle n'a jamais élevé la voix, elle se cachait pour avoir mal et posait sur son visage ce sourire synthétique... Les souvenirs commencent à déborder. Maxime les chasse. C'est du passé.

Elle essaie de se concentrer sur ce qu'elle ressent maintenant. Au présent. Au présent ? Chez sa mère, tout l'énerve.

Son rouge à lèvres de mauvaise qualité qui laisse des traces sur les joues des personnes qu'elle embrasse, ses multiples sacs à main recouverts de paillettes à trois francs six sous, ses bisous de vieille dame qui sifflent dans les oreilles, ses cheveux teints, ses colliers de pacotille, ses chaussures à talons qui lui donnent un air emprunté, avec lesquelles elle ne peut pas courir, ses minauderies, ses remarques, ses gémissements, ses sempiternels gémissements, son air ingénu... On n'est plus ingénue à soixante-cinq ans, merde, on a de la bouteille, de l'expérience, du coffre, on envoie. On n'est pas là à pisser dans le noir sans savoir comment réactiver une minuterie, on sait lire une carte au restaurant, on sait dévaler un escalier. Et son père, lui, qui ne dit jamais rien, qui ne sait jamais quoi dire, qui ne cherche jamais quelque chose à dire. Elle sait qu'il ne la supporte pas lui non plus, elle sait qu'il a déjà pensé à divorcer. Mais c'est un lâche. Il ne partira jamais. Pour aller où? Il se cache, il reproche à Maxime de faire du mal à sa mère, il reproche à son fils, le frère de Maxime, de ne pas aller voir sa mère. Et lui, pendant ce temps-là, il se planque à la cave, avec son whiskey et ses vidéos de voitures de course. Merde. Maxime s'énerve.

Maxime est rouge.

Son ventre la tiraille.

Elle n'est pas tranquille.

Elle est défigurée.

Elle rêve que le train se transforme en un de ces trains à l'ancienne, elle pourrait sauter de la plateforme, sac sur le dos, voiture en marche, et s'enfuir à travers champs. À la place, elle est enfermée dans ce train qui file à grande allure vers le village de son enfance, vers la maison de ses parents. Au bout du tunnel dans lequel elle se trouve, il

n'y a qu'eux. Elle grimacera en les voyant, ils prendront cela pour un sourire, son père la saluera d'un ton enjoué comme on accueille les cousins qui viennent de lointaines contrées. Elle décidera de rentrer dans son jeu. Elle coupera sa respiration en enlaçant sa mère, elle se crispiera en lui rendant ses bises. Elle feindra la bonne humeur.

Terminus, tout le monde descend.

La cheffe de gare est toute seule sur le quai. Maxime est souvent la dernière à sortir du train. Elle prend les escaliers mécaniques. Personne au point de rencontre. Ah si, son frère, tiens. Il s'approche. Sa démarche n'est pas très assurée. Qu'est-ce qu'il fait là? Il s'avance vers elle, encadré par deux policiers.

— Maxime, les parents ont eu un accident de voiture. Ils sont morts.

Maxime cherche le regard fuyant de son frère. Morts?

Ses poumons se remplissent. Ses épaules se délient. Les larmes lui montent aux yeux.

Enfin, elle respire.

ni très loin, ni trop près :  
de ruses et de manigances

Laurance Ouellet Tremblay

Quatre petits dialogues entre L, jeune professeure de création littéraire, et É, étudiante ou étudiant, suivant le costume de peau choisi.

I – VOILE

L: Écrivez-vous avec ou contre ce texte de Duras qui vous a tant marqué-e et dont vous me parlez obsessionnellement depuis le début de la session?

É: Je ne comprends pas la question.

L: Quel est votre rapport à cette œuvre? L'érigez-vous en modèle ou en faites-vous plutôt un contre-exemple? Jouet-elle un rôle de phare ou de repoussoir?

(un temps, puis deux)

É: Saviez-vous que je pars en voilier cet été?

L: Ah bon... non, je ne le savais pas. Grand bien vous fasse. Je vous souhaite bon vent. Mais revenons à la question maintenant, je vous prie.

É: D'accord... (un temps) Vous m'avez l'air un brin hagarde, professeure. Vous arrive-t-il de vous aérer l'esprit?

L: Mais bien sûr, allégrement! Je reviens tout juste d'une excursion de voilier en Patagonie.

É: Ah bon? Vous auriez pu me le dire, sachant que je suis moi-même à l'orée d'une telle expédition.

L: Mais comment aurais-je pu? Vous venez tout juste de me mettre au courant.

É: Vous auriez pu me le dire, vraiment.

L: Mais comment... Vous me dites maintenant... Voyons, ne nous égarons pas. Duras, Duras. Votre rapport à Duras.

(un temps)

É: Dites-moi, professeure, avez-vous lu à bord de votre voilier?

L: Oui, j'ai lu Borges.

É: Et qu'avez-vous fait du livre?

L: J'en ai mangé la moitié, jeté l'autre à la mer.

É: Je compte faire de même.

L: Très bien. Réécrivez-moi à votre retour. Vous êtes en retard pour votre dépôt de projet.

## II – THÉÂTRE

(en classe)

L: Voyez-vous comme ça fonctionne bien? Comme c'est original? Comme ça résonne, ce passage, comme ça décrisse le sens attendu? (rires)

(deux heures plus tard, face à face dans le bureau)

É: J'aime quand vous sacrez en classe, ça me donne l'impression d'avoir accès à un éclat authentique de votre être.

L (intérieurement): Oui, je le fais exprès, j'utilise le juron pour garder votre attention. Je vous manipule, en fait, je ruse afin que vous ne me quittiez pas des yeux.

L (à voix haute): Ah, c'est que ça me dépasse. On ne contrôle pas la langue, vous savez!

III – RATION

(face à face dans le bureau)

L: Pourquoi le langage? Pourquoi l'écriture plutôt que la peinture? Ou la danse? Quel type de désir vous motive à écrire?

É: J'ai faim.

L: J'imagine, oui. Quelle idée de nous mettre des cours sur l'heure du dîner. Eh bien, mangez, mangez. Ne vous gênez pas pour moi.

(apparaît un morceau de pain)

É: Vous en voulez une part? C'est moi qui l'ai fait.

L: Non merci. Je mange seulement en avril.

É: Nous sommes en avril.

L: Ah oui, c'est vrai. D'accord. Je suis démasquée. J'ai peur de grossir.

É: Vraiment?

L: Non.

(un temps)

É: J'écris pour préciser mon rapport au monde et à la matière.

L: D'accord. Allez, passez-moi ce quignon maintenant, je suis affamée.

IV – SOUS PEU

É: J'ai voulu écrire, mais ma mère est arrivée, ensuite, vous savez, le printemps, il m'a fallu jardiner, et puis l'hiver suivant, me couvrir. Je suis à bout.

L: Moui, je vois, je vois. J'entends votre plainte, vraiment, mais il va vous falloir écrire pour décrocher ce diplôme et, à la longue, faire un livre.

É: J'ai écrit hier. J'ai fait un poème.

L: Bien, l'avez-vous apporté? Pourrions-nous le lire ensemble?

É: Ce n'est pas terminé.

L: D'accord.

(un temps)

É: J'ai peur.

L: Je sais. C'est terrifiant.

É: La solitude m'avale. La littérature aussi. Je ne sais pas si tout ça signifie encore quelque chose pour moi.

L: Vraiment?

É: J'ai eu une idée que j'ai ensuite perdue. Je me sens en décalage avec mon projet.

L: Je suis là.

(un temps)

L: Revoyons-nous dans un mois. D'ici là, vous m'aurez envoyé vingt poèmes.

É: Non... oui... enfin, je ne serai pas capable, enfin, peut-être, vingt poèmes, tout de même.

(un temps)

É: Bon d'accord.

L: Très bien. À tout bientôt alors.



# lettre à la riendeau

Daria Colonna

La dernière fois que je t'ai vue, tu allais écouter des ami·e·s de Del Busso lire sur la scène du Salon du livre placée en plein milieu de la cafétéria, en plein néon, en plein bruit, en plein best-sellers — la scène la plus glauque que j'ai vue de ma vie. Tu m'as aperçue du coin de l'œil. Tu as marché vers moi, j'étais plus loin, je ne fais pas partie de ton cercle. Tu as sorti ta flasque, tu m'as proposé une gorgée de fort. Ce n'était rien de plus. Le partage d'une flasque. Nous nous sommes reconnues comme ça, je crois. Des femmes qui boivent et qui écrivent.

La première fois que je t'ai vue, je venais d'accoucher. C'était au lancement de *La fatigue des fruits*. J'aurais voulu te suivre après les verres du Port de tête, suivre ta nuit comme pour regagner les miennes, mais j'avais le bébé à combler, mon éternel retour. Je fais le compromis de l'enfant, de l'écriture et de l'alcool. Personne ne sait ce qui se passe au centre de cette mer brisée. Tout l'amour qui y est en jeu.

Je sens cette complicité avec toi sans te connaître. Je t'ai lue. Je t'ai écoutée. Je me demande si je peux me compter dans le *on* qui est le tien, le *on* de la colère. Ce n'est pas

une question simple. Life vs paper. J'ai une vie privilégiée. Je n'ai pas grandi dans la pauvreté. Il y a peu d'années, je croyais savoir ce qui avait créé ma colère, mais aujourd'hui, comment dire, ce n'est plus si clair. Je ne sais pas exactement ce qui m'a rangé du côté de la mort. Je n'ai pas été escortée, je n'ai pas gratté ma peau sur le papier des hommes, je connais ma ouate. Je la détourne avec l'écriture.

Je ne suis pas désespérée. Je ne le pourrais pas.  
Là est la limite de mon ingratitude. Écrire, en regard de ça.  
Écrire en regard de la ouate.  
Comme la mort jouée par une comédienne.  
Par vengeance, je crois.

Écrire. En regard de cette colère née d'on ne sait où.  
En regard de ta colère à toi.  
Dans l'écriture, je ne sais pas,  
je crois que je serais plus précisément sombre.  
C'est pour ça que ce n'est plus de la colère.  
C'est une honte, le rétrécissement de ma colère.

Après les années d'alcool et de coke, j'ai accouché d'un enfant. J'ai recommencé à boire depuis. Ma fatigue dans ces circonstances est déraisonnable, mais pour l'alcool, c'est mieux qu'avant. Mon équilibre tient la route dans la mesure où je ne me fais pas confiance. Comment pourrais-je. Il ne faut pas. Je ne veux plus détruire. Comment pourrais-je, devant l'enfant.

Je cherche quotidiennement ma résilience. Je me demande dans quel hémisphère de mon crâne elle agit comme une pluie d'été pour me redonner la vie après la mort, tous les matins, tous les jours comme ça, un brouillard dans la chaleur étroite et jaune.

L'amour de l'enfant est partout.  
La joie est possible, mais le bonheur,  
chose exigeante s'il en est une, est moins probable.  
Les livres seront bien loin derrière, au terme de notre vie.  
Nous aurons écrit, et puis quoi encore.  
Des mots ingouvernés, et puis quoi encore.  
Quand j'y pense, ça me fait un effet de vide, de nausée.  
Le vieillissement, voilà ce que nous aurons écrit.  
On ne pourrait pas autrement. Ou alors, pourquoi pas,  
écrire, c'est l'épreuve du vieillissement tout entier.  
Le reste, la mémoire des compromis. Ces moments où  
nous devenons tous un peu flics à notre manière, selon  
nos peurs et nos tempéraments et nos conditions de vie,  
je crois que nous pouvons nous y retrouver, disciples de  
toutes les littératures.

Le devenir flic d'une femme commence par la main sur  
son ventre.  
De même que les mères sont les toutes premières crimi-  
nelles de chaque vie.  
C'est une forme de cohérence.  
Et le vieillissement est quelque chose de total, prioritaire.  
Tant que nous écrivons, Emmanuelle, les hommes ne nous  
voleront pas.

Je n'écris plus, depuis la grossesse, de la même façon, à vrai dire. Plus furieuse et longue, enceinte, j'ai écrit avec les yeux dans la terre comme une folle, c'était de la magie. Ou alors c'était le début d'une vie d'écriture. Quand est venu l'enfant, tout a changé encore. Je me suis trouvée sur mon propre chemin, me barrant la route. Je me rencontre souvent depuis, dans le vaste territoire de ma fatigue, avec une casquette de flic, une cocarde et un carnet de notes pour les contraventions, les provisions, l'enfouissement des coffres. Je me rencontre malgré toutes les raisons que j'ai de me dire à une autre fois ma belle.

À une autre fois ma belle, combien de fois depuis. Existe-t-il une paix pour les mères qui boivent et qui écrivent des livres? Je ne sais pas. Pas plus que pour les femmes de la *scarification documentée*, pour reprendre tes mots. À moi de te tendre ma flasque.

Si ce *on* que tu écris existe, et si je peux m'y sentir incluse d'une étrange manière, dis-moi le mot qui à lui seul parlerait de l'ambivalence, de la joie et de la terreur, de l'oubli et de la vivacité sensuelle, ce mot qui décrirait nos visages souriants d'amour sincère. Oui, j'en suis persuadée, nous connaissons l'amour, même si derrière nos paupières voyagent des rats, des pelles, de sombres dépouilles aux visages effacés, des sexes froids. Dis-moi le mot qui dit mieux encore Écrire qu'Écrire.

Nous sommes en vie. Il faudra que la littérature des hommes s'y fasse. Un jour, nous n'aurons plus à être mortes pour être aimées. J'y crois, comme ceux qui croient en Dieu.

Car notre poésie, si différente soit-elle, prend racine dans la peau des choses, nous avons des griffes pour ça,

nous écrivons sur le dos des écoles et des chiffres. Nous avons pour mission d'irréguler la vie. À notre façon. C'est une question de violence sociale aussi. Nous sommes vivantes, que ce soit clair.

Je crois qu'écrire pour les femmes qui boivent est une chance imparable. Parce que même saoules, nous avons cette sobriété à notre portée: l'écriture. On n'en parle jamais, je ne comprends pas pourquoi. L'écriture redresse l'ivresse. C'est capital. Les cris de notre ivresse, tout le monde s'en moque, ils sont faits pour être ignorés, ridiculisés, banalisés. Dans chaque vie dépliée dans les bars, il y a cette époque faite des cris de l'alcool. Mais les cris de l'écriture, eux, effraient les hommes et les femmes. Les hommes en particulier ne tolèrent pas cette violence, c'est pourquoi ils encensent nos livres. C'est un comportement très commun, on dit *self-preservation* en anglais, je crois. Ils font ça, se préserver de nous, ou alors ils attendent que l'on meure pour parler de grandes écritures. Vivantes, ils nous reconnaîtront certains succès, comme un soir ce poète qui m'a dit: « C'est drôle, ton livre a vraiment du succès auprès des adolescents. Bravo! » Mais, Emmanuelle, la vie est ailleurs.

Écrire à partir du plus sombre hémisphère de sa vie.

Oui, mais bien vivantes. C'est possible. Ça se fait.

Dans la joie, même. Ça se fait amplement.

C'est-à-dire, écrire du côté de la vengeance, de la tristesse, de la fatigue.

(De la colère, je ne sais plus. Un jour, peut-être, j'y retoucherai.)

Et se relever mieux, plus joyeuses, paisibles.

Comme médicamentées.

Tous les hommes connaissent la mère défenestrée, celle qui regarde par la fenêtre avec cet air d'avoir donné sa vie. Voilà ce que leur rappelle l'écriture de certaines femmes.

Je suis mère, je redistribue la violence comme ça aussi. Ça n'enlève rien à l'amour. Il n'y a que les enfants qu'on ne regrette jamais. Le reste, comme les poèmes, il faut choisir. Il faut choisir qui sera le flic en chef. Et nous ne laissons personne nous gouverner véritablement, si ce n'est pour le jeu, pour la paix dans le vieillissement des amours et des rôles. Ma résilience maternelle est un subterfuge dont seule ma nuit n'est pas dupe. Toi aussi tu as ton flic à toi. Nous sommes à nous-mêmes ce flic unique, le plus tortionnaire qui soit, et il fait sa loi sur les organes, les mauvaises pensées, la racine des cheveux, tout ce qui démange et la couleur des matins.

On dit toujours que les choses ne sont pas blanches ou noires, mais moi je crois que l'on est toutes prioritairement du côté de la mort ou du côté de la vie. Qu'ensuite, on égrène notre solitude comme des damnées ou alors comme des gestionnaires. Puis. Il y a les histoires de compromis ou, plutôt, de contamination. Être du côté de la vie est sans doute plus difficile, je ne sais pas, il me semble que les choix qu'on y fait sont ceux de la fatigue, qui cernent les yeux pour de quelconques succès, qui rendent psychopathes, alors que du côté de la mort, tous les choix sont ceux de la nuit, il fait toujours plus frais la nuit alors on se préserve comme dans un frigidaire, c'est comme ça qu'on pousse la mort jusqu'aux sourires, comme ça qu'on pousse la mort sur les autres, en espérant qu'ils soient prioritairement du côté de la vie, que leur fatigue puisse s'accommoder d'un fardeau supplémentaire. Dans la mort adorée, on est fatiguées dès la naissance, dès le toucher maternel, on

est ingrates, en somme. Cette ingratitude permet de vivre du côté de l'écriture, en regard de laquelle les amours sont des matériaux, la douleur aussi, la joie aussi, on ne demande pas plus que ça, des outils sensibles pour jouir une fois couchés sur papier ; on n'est pas fréquentables, certainement pas, on est fantasques, arrogantes, il nous manque la reconnaissance d'être en vie, c'est terrible, de se croire à ce point préservées par la fraîcheur de l'alcool.

Je l'ai découvert au secondaire, l'alcool. Pas si jeune, tu me diras. C'était une nuit de la Saint-Jean. Je sais tout de suite que c'est fait pour moi, dès que je pisse dans un buisson du parc Maisonneuve à côté de Félix, à côté du monde entier, je sais que c'est pour moi. Je vais dans ce genre d'école privée où on porte des uniformes et l'alcool aussi en est un, la drogue pareil. C'est comme être dans la gang des Italiens, des geeks ou des blacks à la cafétéria, il y a la gang des buzzés, ceux qui fument des clopes et des joints dans la ruelle pendant les pauses, j'en suis. C'est ça notre uniforme, par-dessus la jupe portefeuille dans laquelle je colle des feuilles blanches avec les réponses de mes examens à l'intérieur, aucun professeur n'aurait eu la folie de dire *Qu'est ce que tu caches sous ta jupe, ma p'tite*, je sais ça, déjà, je l'ai appris de partout, la mauveté de certains hommes, et moi aussi je sais être mauvaise, j'égrène ma solitude comme un chapelet en cherchant des manières de gagner mon confort dans ce monde de couilles. On commence très tôt à prendre de l'ecstasy, c'est venu avec l'album de Lhasa de Sela, *El Desertio* sur l'herbe d'été et les avortements, au début on se touche dans les maisons montréalaises de nos parents qui partent dans leurs chalets «à distance raisonnable», on parle sans cesse, toute la nuit durant, parce que c'est la première fois qu'on se confie sur nos vies mortes,

nos parents méchants ou nos peurs les plus violentes, première fois qu'on se raconte avec une sorte de rage mêlée à de l'amour – c'est une affaire d'enfant, c'est de la pure folie. Où étais-tu, toi, à cette époque-là? À l'époque des raves, le Red Light surtout, à Laval, les chambres d'hôtel, c'est le moment où je commence à fréquenter les dealers, avec eux on ne manque jamais de rien. Je suis celle que la drogue affecte le plus particulièrement et le plus longtemps, j'ai une sorte d'impatience dans la consommation, une envie que ça dure et que ça blesse, comme un contrat. Je ne sais pas ce que je veux devenir, tout le monde parle de devenir quelque chose ou quelqu'un; sauf d'avoir la rage, je n'ai le désir de rien. Il y en a qui prennent une demi-ecstaz puis repartent à trois heures, moi je reste avec les plus excessifs, je reprends une quatrième demie à six heures du matin, une cinquième à neuf heures, puis je vais travailler dans les guenilles de chez Garage avec la gueule ramassée par le fond de teint et le mascara, je conseille des filles sur leur couleur de camisole qu'on reçoit dans des emballages plastiques individuels, des boîtes entières de guenilles colorées et de plastique nauséabond, avec des métiers d'enfants en arrière.

Ma vie, je l'ai eu facile – si facile que de la détruire je me suis faite joueuse –, alors pourquoi me tendre ta flasque? Je cherche ce territoire.

J'aurai trente ans au mois de mai. Mes ami-e-s et moi perdons tous les jours la colère qui nous rendait heureux-ses, solidaires, uni-e-s. Nous cherchons où aller lorsque nous nous retrouvons ensemble. C'est les enfants aussi, ça change tout.

Nous songeons en quelque sorte à nous quitter mutuellement pour éviter de rencontrer trop souvent nos

défaites, nos jalousies qui restent comme des rides sur nos visages. Nous nous aimons parfois par habitude, mais nous nous aimons vraiment.

Si nous perdons notre colère, nous devenons, aussi, plus tristes avec le temps. C'est clair, bien que difficile à admettre puisque la vie entière n'est pas triste, au contraire. Seulement, nous pouvons témoigner des échecs de certaines visions. Déjà, nos projets de beautés, nos désirs politiques, notre innocence dans toute la mauveté du monde, enterrés, là. Nous avons été fantômes, folies, extases, combats, visions, charismes et voix. Nous ne cultivons plus ces choses-là. Nous rentrons progressivement, chacun et chacune, en nous-mêmes, dans le sens d'une perte de lien induite par une envie de confort depuis que nous avons commencé à sentir notre responsabilité face à la laideur et la violence du monde. Induite aussi par la faillite – qui est une lâcheté – de nos espoirs qui étaient, au moment de la belle vie, nos seuls moyens. Nous en étions riches même si nous étions saoul·e·s et gelé·e·s, baisant sans cesse comme s'exerçant à aimer mieux que nos parents endettés.

Il y a mon vieillissement et il y a celui de mes amitiés ainsi que celui du siècle. C'est pour ça que l'écriture est aussi cette épreuve. Je dis vieillissement et non vieillesse parce qu'il ne s'agit pas de l'âge d'or comme d'un pays. Je parle du processus dans lequel je nage depuis la vie des livres, c'est un langage qui pousse ma tête à réfléchir à tout autre chose en présence des gens, absente, évidée. Le vieillissement sera mon chagrin mais aussi ma victoire. Combien de femmes vieillissent entourées, aimées, touchées, je ne sais pas, sans doute très peu. Combien d'écrivaines doivent se tuer pour être lues, reconnues, respectées – je ne sais pas, sans doute beaucoup. Mais l'écriture ne

conduira pas au deuil, ne servira pas de testament, je ne suis pas de celles qui s'enlèveront la vie; ce sera plutôt l'usure, j'écrirai parce que je serai vivante. L'usure alors, oui. J'ose croire qu'au fond de ma demeure il y aura, vers la fin, quelque chose comme un corps patient qui, à force d'écritures, de lectures et d'amours, saura mourir non pas broyé mais coudoyé par des hommes et des femmes dont l'amitié aura redressé la couleur des jours. Il y a, oui, des ouragans qui forcent à demander la paix de l'âme à la bouche d'un pistolet, mais j'ai préféré à tous les coups cette vie de contemplation faite de douleurs chroniques, de maux de cœur et de tête, sans doute de quoi habiter bien injustement la vie puisque les sociétés dites justes ne produisent pas des corps égaux, comme celui du père d'Edouard Louis, comme le tien, le mien ou celui de nos ami·e·s, de nos ennemi·e·s; je traînerai le mien au travers des forêts de mots durs, de jalousies, de baisés et de destructions comptables, mon corps chanceux devenu douloureux, vieillissant, malade, implorant des choses que je ne sais pas encore.

Je ne sais pas exactement ce que nous sommes en train de perdre. Je ne sais pas exactement ce que nous sommes en train de gagner. D'emblée, pardon à la rage pour le métier de vieillir dans un système brisé.

La colère nous a rendues sobres dans l'écriture, toi et moi, d'autres nous disent tranchantes, j'ai envie de répéter, *sobres*. J'hésite encore: est-ce par l'alcool ou par l'écriture que nous nous reconnaissons? C'est au moins dans l'un de ces vastes territoires que nous brûlons sur nos bûchers en nous faisant des signes, Emmanuelle, en brandissant nos flasques, en invitant qui pourra s'y tenir *aux exigences du*

*feu*<sup>1</sup>, aux exigences de la terrible sobriété des femmes qui écrivent en buvant.

---

1. Édouard Louis.







## auteurs

Diplômée de l'École supérieure de théâtre de l'Université du Québec à Montréal en 2018, **Mérodie Bujold-Henri** partage son temps entre le jeu, l'écriture et l'emploi qu'elle occupe dans le milieu funéraire. Selon elle, ses deux passions – le théâtre et la mort – sont beaucoup plus complémentaires qu'il n'y paraît.

**Daria Colonna** est née à Montréal. Elle a cofondé les éditions de la Tournure. Elle termine actuellement une maîtrise en recherche-création à l'Université du Québec à Montréal. Elle est l'auteure de *Nous verrons brûler nos demeures* aux éditions de la Tournure (2015) et *Ne faites pas honte à votre siècle* aux éditions Poètes de brousse (2017).

**Marie-Hélène Constant** vit à Montréal et n'a pas de chat. Elle a terminé un doctorat à l'Université de Montréal portant sur la réception des théories postcoloniales en littérature québécoise. Elle écrit pour diverses plateformes et s'intéresse particulièrement aux espaces d'écritures hybrides, entre essai et fiction. Elle publie parfois des poèmes.

**Mégane Desrosiers** est finissante au programme de création littéraire du cégep du Vieux Montréal. Elle enchaîne les concours littéraires, notamment une deuxième place à un appel de textes lancé par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal.

**Caroline Guindon** a été musicologue et prof; maintenant, elle est surtout écrivaine. Elle a grandi à Sainte-Thérèse et étudié à Montréal et à Berlin; maintenant, elle vit à Chicago. Son recueil de nouvelles *La mémoire des cathédrales* paraîtra l'an prochain chez Gaëtan Lévésque éditeur.

**Mimi Haddam** est l'auteure de *Petite brindille de catastrophes* (Éditions de la Tournure, 2017), de *C'EST* (Éditions Omri, 2018) ainsi que *d'Il existe un palais de teintes et d'hyperboles* (Éditions Omri, 2018). Son écriture, en débordements, en glissements, en fuites et en ruptures, réfléchit les espaces incertains, sans formes étanches.

Libraire, bachelière en littérature et étudiante en danse, **Patricia Houle** règne sur ses vingt-trois ans et sur quelques poèmes où elle creuse des souvenirs et pose trop de questions. Elle s'intéresse dans son écriture à la violence, à la bisexualité et à la transmission intergénérationnelle de la peur, et prépare actuellement un projet de recherche sur la littérature féminine russe contemporaine (et la mort). Ci-gît sa première publication.

**Mélanie Landreville** est l'auteure de *Vertiges de l'hospitalité*, un recueil de poésie publié aux Herbes rouges, à l'automne 2016. Elle travaille à l'écriture de son deuxième recueil tout en poursuivant des études doctorales en recherche-crédation.

**Valérie Lefebvre-Faucher** est éditrice et auteure. Elle a codirigé le collectif *Faire partie du monde. Réflexions écoféministes* (Éditions du Remue-ménage, 2017). Son enquête actuelle porte sur les formes contemporaines de sorcellerie comme démarche politique.

**Laurance Ouellet Tremblay** a publié deux recueils de poésie, *Était une bête* (2010) et *salut Loup!* (2014), ainsi qu'un récit, *Henri de ses décors* (2018), aux éditions La Peuplade. Elle enseigne la création littéraire au Département de langue et littérature françaises à l'Université McGill.

**Lucile de Pesloüan** est autrice et éditrice à Montréal. C'est sous le nom de Shushanna Bikini London qu'elle a commencé à publier ses textes sous forme de fanzines en 2012. Finaliste deux fois au Prix Expozine pour ses fanzines *Les histoires de Shushanna Bikini London*, en 2012 et en 2014, elle a remporté un prix de l'Académie de la vie littéraire 2018 pour son fanzine *Ce que je sais de moi*. Ses textes sont intimes, directs, poétiques et engagés. Son manifeste féministe *Pourquoi les filles ont mal au ventre ?* illustré par Geneviève Darling, paru au Québec chez Isatis en 2017, est aussi publié en France, au Canada anglais, aux États-Unis, en Corée, en Espagne et en Amérique du Sud. Le livre a reçu le Prix Espiègle 2018 – Bibliothèques scolaires du secondaire (12 à 17 ans), a fait partie de la liste préliminaire du Prix des libraires du Québec, a été finaliste au Prix du livre jeunesse des Bibliothèques de Montréal et au Prix Alvine-Bélisle. Elle a également publié *Les histoires de Shushanna Bikini London* aux Éditions Rodrigol (2018) et *J'ai mal et pourtant, ça ne se voit pas...* chez Isatis (finaliste au Prix Espiègle 2018).

Née à Joliette en 1978, **Nancy Rivest** est diplômée de l'Université du Québec à Trois-Rivières avec un baccalauréat et une maîtrise en philosophie. Elle obtient une bourse du CRSH en 2006 pour son mémoire intitulé « Une espèce d'ombre claire : la notion de souffrance chez Nietzsche et Dostoïevski ». Elle enseigne la philosophie au collégial depuis 2008, et présentement au cégep régional de Lanaudière à Joliette. Elle en est à ses premières publications en poésie.

**Sanna** est étudiante au baccalauréat en littératures de langue française à l'Université de Montréal. Elle a publié deux nouvelles dans les revues universitaires *L'Organe* et *L'Artichaut*. Elle s'intéresse particulièrement à la littérature maghrébine, plus précisément aux questions touchant la sexualité au Maghreb. Elle aimerait s'impliquer activement pour cette cause tout en entamant une maîtrise en recherche-crédation.

**Brigitte Vaillancourt** est née en 1978 au Togo. Elle a passé une partie de son adolescence sur le continent africain, qu'elle revisite de temps à autre grâce à l'écriture. Elle a publié *Les marées* aux éditions du Boréal en octobre 2017. Le livre a été finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général et est présentement en lice pour le Prix des libraires catégorie jeunesse. Elle a également publié *Ta mère est folle!* (Recto-Verso, 2013), qui a été sélectionné au palmarès Communication-Jeunesse des livres préférés des jeunes en 2015.

## prochains numéros

N° 162

**C'est l'espace ménager qu'on connaît, et les mots qui le mangent**  
dirigé par Clara Dupuis-Morency et Marc-André Cholette-Héroux  
(appel de textes terminé)

N° 163

**Les corps qui dansent sont toujours les corps de ma nuit**  
dirigé par Gabrielle Giasson-Dulude et Nicholas Dawson  
Date de tombée : 3 juin 2019

Appels de textes : [revuemoebius.com/appels-de-textes/](http://revuemoebius.com/appels-de-textes/)

### **Soumettre un texte**

La longueur des textes en prose ne doit pas dépasser 3 000 mots.

La longueur des textes en vers ne doit pas dépasser 7 pages.

Les textes doivent être soumis en format .doc, par courriel, à [revuemoebius@gmail.com](mailto:revuemoebius@gmail.com). Le courriel doit inclure les coordonnées complètes de l'auteur-e ainsi que la mention du numéro pour lequel la soumission est proposée.

Les textes doivent être inédits. Nous n'acceptons qu'une soumission par auteur-e pour un même numéro et nous publions un maximum de deux textes d'un-e même auteur-e par année.

## abonnement

taxes et frais postaux inclus  
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
<b>Canada</b>	individu	48 \$	85 \$
	étudiant	35 \$	60 \$
	institution	95 \$	180 \$
<b>États-Unis</b>	individu	75 \$	140 \$
	institution	115 \$	220 \$
<b>International</b>	individu	85 \$	160 \$
	institution	130 \$	250 \$

Pour vous abonner par carte de débit ou carte de crédit :  
[revuemoebius.com/abonnement](http://revuemoebius.com/abonnement)

Autrement, veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste à l'ordre de

Mœbius  
2200, rue Marie-Anne Est  
Montréal (Québec) H2H 1N1

Téléphone : 514 597-1666  
Courriel : [revuemoebius@gmail.com](mailto:revuemoebius@gmail.com)  
Site Internet : [revuemoebius.com](http://revuemoebius.com)

Nom :

Adresse :

Ville, province :

Code postal :

Pays :

Téléphone :

Courriel :

Abonnement à partir du numéro :

Depuis 1985,  
les meilleurs  
nouvelliers  
publient dans

LA REVUE  
**XYZ**  
DE LA  
NOUVELLE

**1 an/4 numéros (ttc)**

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 35 \$	Canada 45 \$
États-Unis 50 \$	États-Unis 60 \$
Autres pays 65 \$	Autres pays 75 \$

**2 ans/8 numéros (ttc)**

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 65 \$	Canada 85 \$
États-Unis 95 \$	États-Unis 115 \$
Autres pays 125 \$	Autres pays 145 \$



**3 ans/12 numéros (ttc)**

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 90 \$	Canada 120 \$
États-Unis 135 \$	États-Unis 165 \$
Autres pays 180 \$	Autres pays 210 \$

Abonnement de soutien annuel: 70 \$ ou \_\_\_\_\_ \$

Prix indiqués toutes taxes comprises

N° TPS: 121 138 234 RT0001/N° TVQ: 1015413367 TQ0001

Nom	
Adresse	
Ville	Code postal
Téléphone	
Courriel	
Je m'abonne pour	<input type="checkbox"/> 1 an/4 numéros
	<input type="checkbox"/> 2 ans/8 numéros
	<input type="checkbox"/> 3 ans/12 numéros
	à partir du n° _____
<input type="checkbox"/> Chèque	<input type="checkbox"/> Mandat postal
<input type="checkbox"/> 	<input type="checkbox"/> 
N°	exp. /
Signature	

**XYZ. La revue de la nouvelle**

11860, rue Guertin  
Montréal (Québec) H4J 1V6  
Téléphone: 514.523.77.72  
Courriel: info@xyzrevue.com  
Site Internet: www.xyzrevue.com

SPIRALE  
DONNE  
À PENSER  
SUR PAPIER  
ET  
SUR LE WEB!

[magazine-spirale.com](http://magazine-spirale.com)

**SPIRALE**  
ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

# EXIT

revue de poésie

## JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier : 42 \$

Étranger (Transport inclus) : 70 \$

(Prix en librairie : 11,50 \$)

*(les taxes sont incluses dans les prix)*

Je désire m'abonner  me réabonner

À partir du numéro en cours  ou du numéro \_\_\_\_\_

Nom : .....

Adresse : .....

Ville / Province : .....

Code postal : .....

Téléphone : (.....) .....

Télécopieur : (.....) .....

Courriel : .....

Je paye par chèque  Visa  Mandat

No : ..... Expiration : ..... / .....

Signature : .....

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

**Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.**  
**C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8**

Téléphone : 514 721-9672 • Internet : [www.exit-poesie.com](http://www.exit-poesie.com)  
Courriel : [administration@exit-poesie.com](mailto:administration@exit-poesie.com)

Sous la direction de  
**CHLOÉ SAVOIE-BERNARD**

# Corps

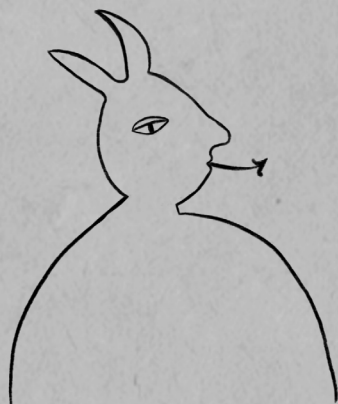


Avec des textes de :

Katia Belkhodja · Maxime Raymond Bock · Laurence Bourdon  
Anne-Renée Caillé · Philémon Cimon · Marilou Craft · Carole David  
Martine Delvaux · Kevin Lambert · Catherine Mavrikakis  
Alice Michaud-Lapointe · Emmanuelle Riendeau  
Chloé Savoie-Bernard · Maude Veilleux

Avec des textes de :

Méloée B. Montminy · Daniel Canty · Sarah Chouinard-Poirier  
Marie Darsigny · Frédéric Dumont · Jean-Guy Forget · Mimi Haddam  
Symon Henry · Maryse Larivière · Claire Legendre  
Guillaume Adjutor Provost · Maude Veilleux



Sous la direction de  
**MAUDE VEILLEUX**

# Bad boys

[groupenotabene.com](http://groupenotabene.com)

t  
triptyque  
Collection Enrages

Sébastien Dulude

**divisible par zéro**

Le lézard  
amoureux

Sébastien Dulude offre une poésie fracturée, douce et râpeuse, qui se situe quelque part entre un cœur brisé et un craquement de cou.

Isabelle Forest

**Ne plus planter de  
ciseaux dans ton cri**

Le lézard  
amoureux

Les poèmes d'Isabelle Forest, empreints de colère, de honte et de tendresse, sont tendus comme une toile, entre espoir et constat d'échec.

*Mœbius* est une revue littéraire fondée en 1977 par Pierre DesRuisseaux, Raymond Martin et Guy Melançon. Elle a été dirigée pendant trente-cinq ans par Robert Giroux. *Mœbius* paraît quatre fois par année.

**Directrice**

Marie-Julie Flagothier

**Rédactrice en chef**

Karianne Trudeau Beaunoyer

**Comité de rédaction**

Marc-André Cholette-Héroux, Jeannot Clair, Nicholas Dawson, Clara Dupuis-Morency, Gabrielle Giasson-Dulude, Baron Marc-André Lévesque, Chloé Savoie-Bernard et Karianne Trudeau Beaunoyer

**Conseil d'administration**

Lise Bizzoni, Jean-Benoit Cormier Landry, Marie-Julie Flagothier, Julia Pawlowicz, Patrick Poirier et Karianne Trudeau Beaunoyer

**Conception graphique**

Marc-André Cholette-Héroux et Roxane Desjardins

**Illustration de couverture et calligraphies**

Julie Delporte

**Graphisme de la couverture**

Marc-André Cholette-Héroux

**Infographie**

Isabelle Tousignant

**Révision linguistique**

Julie Loncin

*Mœbius* est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal. *Mœbius* est membre de la SODEP et de la FQLL.



Conseil des arts  
du Canada      Canada Council  
for the Arts

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec



  
CONSEIL  
DES ARTS  
DE MONTRÉAL

Ce cent soixante et unième numéro a été achevé d'imprimer  
sur les presses de Marquis imprimeur inc., à Montmagny (Québec),  
en mai 2019, pour le compte de la revue *Mœbius*.

# La matière s'est, de tout temps, mise à bouger seule



Avec des textes de

Mélodie Bujold

Marie-Hélène Constant

Mégane Desrosiers

Caroline Guindon

Mimi Haddam

Patricia Houle

Mélanie Landreville

Valérie Lefebvre-Faucher

Nancy Rivest

Sanna

Brigitte Vaillancourt

Lucile de Peslouan est l'écrivaine en résidence

Laurance Ouellet Tremblay pense la création

Daria Colonna écrit à Emmanuelle Riendeau

ISBN : 978-2-924781-19-7



9 782924 781197